

V. L'EUSKARA, AUX TEMPS MODERNES (1545-1789)

■ DEUX SIÈCLES ET DEMI DE MODERNITÉ

Les défenseurs du castillan

■ Les nouvelles opportunités du XVI^{ème} siècle

Les premières grammaires

Cize, perle de la Basse-Navarre

"Sautrela" d'Etxepare

■ Les préférences linguistiques des monarchies

L'Ordonnance de François I^{er} (*texte*, 1539)

Jeanne d'Albret (1555-1572)

■ Vers une tradition littéraire écrite?

La traduction de la Bible en Europe

Une préface militante (*texte*)

"Contrapas"

Le Nouveau Testament (1571)

Contexte social de la traduction du Nouveau Testament

Le père Mariana (1536-1624)

E. de Garibai: *Compendio Historial* (1571)

Le licenciado A. de Poza (1587)

Baltasar Etxabe (1607)

Les vers de Klaberia (1636) (*texte*)

■ Le XVII^{ème}, un siècle généreux

Les pêcheurs, porteurs de la langue

Les "Fors" de Basse-Navarre (1611)

La langue dans les institutions basques

- Les Juntas de Biscaye (1613-1633)
- Les Constitutions Synodales (1621, 1700)
- Le catéchisme et la prédication (*normes*)
- Les Ordres religieux (*texte*)

Saint-Jean-de-Luz/Sare et le Pays Basque Nord

- Saint-Jean-de-Luz
- Le docteur Etxeberri de Ciboure
- Agréments ou complicités?
- "Un beau jour, alors que j'étais en bonne compagnie..."
- Pedro de Agerre: "Axular"
- Gero* (1643)
- Gero*: un livre grand public
- L'unification de la langue

Conscience du pays et de la langue

- Arnaud d'Oihenart (1638)
- Les exigences de l'euskara écrit

J. Etxeberri de Sara: l'estime de la langue

- Revendication posthume (1907)
- Arguments en faveur de la langue

Le XVIII^{ème} siècle: un renouveau à la veille de la crise

La littérature du Pays Basque Sud

- El Imposible vencido. Diccionario Trilingüe*

Manuel de Larramendi (1690-1766)

- Principales oeuvres de Larramendi
- Manuel de Larramendi (1690-1766)
- L'euskara dans les manifestations sociales

A chaque langue sa littérature

- Les ecclésiastiques et la culture de l'euskara

Kardaberaz et la langue basque

- L'idéologie des ecclésiastiques au sujet de la langue
- Les centres culturels

L'euskara à l'école

- Pour l'école basque (1761)

Siècle des Lumières et modernité

- Les "Caballeritos" et les sciences positives
- Une langue d'érudits
- La terminologie: un besoin impérieux

La langue face aux obstacles politiques

- La censure et l'économie (1805-1858)
- L'oppression manifeste et les pressions occultes
- La censure politique d'Aranda (1766)

Les échanges culturels

- Premiers pas pour apprendre le latin (1712)
- Oeuvres originales et traductions (1545-1879)

Étrangers, voyageurs et *euskaldunberris*

- Le travail des *euskaldunberris*
- J. J. Scaliger (1540 - 1609)
- L'euskara chez Rabelais (1542)
- L'euskara chez Lope de Vega (1615)
- Vocabulaires basque-islandais (XVII^{ème} siècle)

Dans l'Atlantique Nord

- La toponymie basque de Terre-Neuve (*carte*)
- La toponymie basque du Québec
- Aire linguistique supposée du *pidgin* basco-amérindien (*carte*)
- Vestiges archéologiques basco-canadiens
- L'euskara de Sor Juana Inés (1685)
- Paranympho Celeste* (1686-1690)

Amérique: le basque des émigrants

- Les bascophones américains (1959)
- Eskual Herria* (1893)
- Des Basques au "Far West" (*carte*)

L'euskara, langue frontalière (XVI^{ème}-XIX^{ème} siècles)

L'euskara en Alava (jusqu'au XVIII^{ème} siècle)

- Un euskara de "longue durée" (*carte*)
- Doublets toponymiques
- L'Alava bascophone, en 1787 (*carte*)

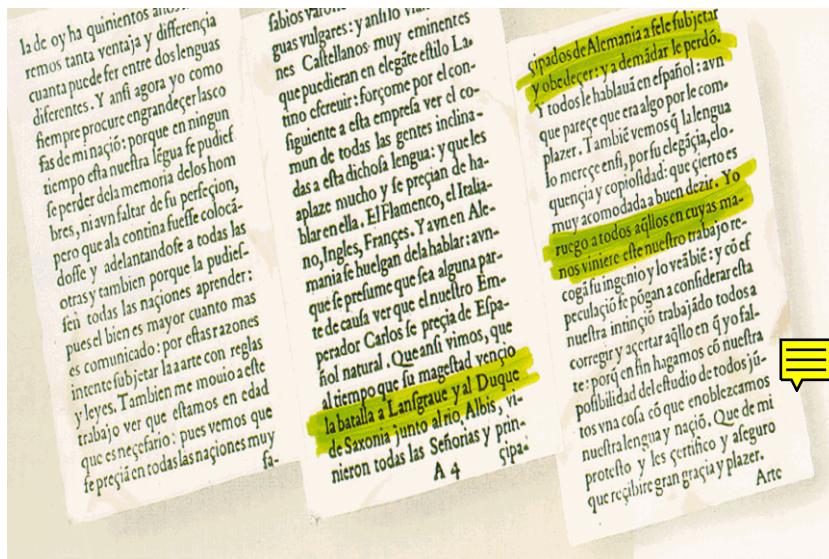
L'euskara en Navarre (XVI^{ème}-XIX^{ème} siècles)

- Un euskara millénaire (*carte*)
- Tafalla, un front de résistance
- Conscience sociolinguistique (*texte*, 1662)
- La Pampelune bascophone (*texte*, 1604)
- Solidarité de la Diputación Foral (*texte-document*, 1896)
- Lizarraga de Elkano (1748-1835)

V. L'EUSKARA AUX TEMPS MODERNES (1545-1789)

■ DEUX SIÈCLES ET DEMI DE MODERNITÉ (1545-1789)

L'Europe des Temps Modernes vit se produire, entre autres, certains phénomènes et événements significatifs qui allaient changer radicalement la situation des langues du continent et conditionner leur développement futur. En premier lieu, c'est la politique suivie à la Renaissance qui forgea l'appareil administratif des États modernes et conduisit directement à l'Absolutisme, au regard duquel les Monarchies de la France et de l'Espagne faisaient figure de précurseurs.



Pour satisfaire l'appétit du colonialisme européen, l'économie trouva sur d'autres continents (Amérique, Afrique, Indes Orientales) des richesses inconnues jusque là, et les Basques, comme les autres, s'efforcèrent d'en tirer profit. Et au XVIII^{ème} siècle, l'Angleterre commença sa révolution industrielle.

Dans le domaine culturel, les sciences naturelles positives et la philosophie moderne ouvrirent de nouvelles voies et reléguèrent de plus en plus la Scolastique au second plan. De plus, les changements religieux -notamment, la Réforme protestante- ébranlèrent les croyances traditionnelles.

La protection accordée à certaines langues vernaculaires, dont les classes dirigeantes favorisèrent la pratique, sur le plan culturel d'abord, au sein des institutions officielles ensuite et, aussi, par une politique linguistique délibérée, commença à porter ses fruits.

Au cours de la période qui nous intéresse, à savoir depuis la publication du premier livre basque (1545) jusqu'à la Révolution Française (1789), l'histoire de l'euskara fut marquée par des événements importants, parmi lesquels nous pouvons mentionner:

- La naissance de la littérature basque: aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles au nord des Pyrénées; dans le courant du XVIII^{ème} siècle au sud.
- L'opportunité historique que la Réforme et la Contre-Réforme offrirent aux langues populaires, mais qui influença également l'euskara.
- L'apparition de cercles de bascophiles, qui promurent et cultivèrent la langue écrite: l'entourage de Leizarraga, l'école de Saint-Jean-de-Luz/Sare, le cercle de Larramendi.
- Le rôle directeur de certains dignitaires et hauts fonctionnaires -la reine Jeanne d'Albret, l'archevêque Echaux et Oihenart lui-même- et, en contrepoint, la négligence de la plupart d'entre eux.
- Les options de l'Église catholique sur la langue ecclésiastique: les Constitutions Synodales de Calahorra, les choix linguistiques des Ordres religieux, etc.
- La multiplication des apologies de l'euskara, pour contrer les attaques dont la langue basque faisait l'objet: Garibai (1571), Poza (1587), Etxabe (1607), etc.

Hélas, pour des raisons qui restent encore à analyser, tout cela ne suffit pas à donner à la langue un *statut* social déterminant. Certes, sur le territoire propre à l'euskara, la majeure partie des bascophones étaient réellement

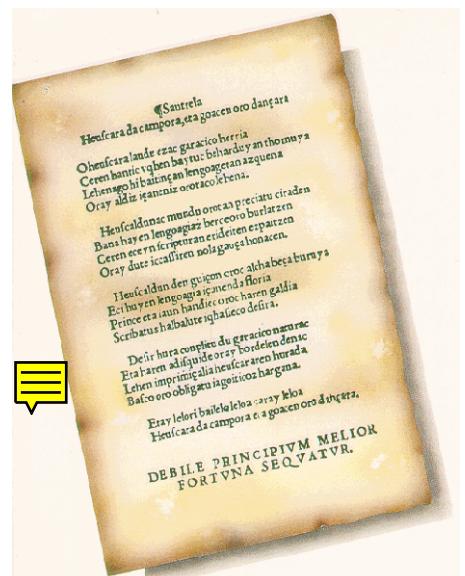
unilingues, mais nous ne pouvons oublier que la langue basque, aux Temps Modernes, se vit dépossédée de régions qu'elle occupait jadis, et cantonnée à l'intérieur des limites actuelles du Pays Basque.

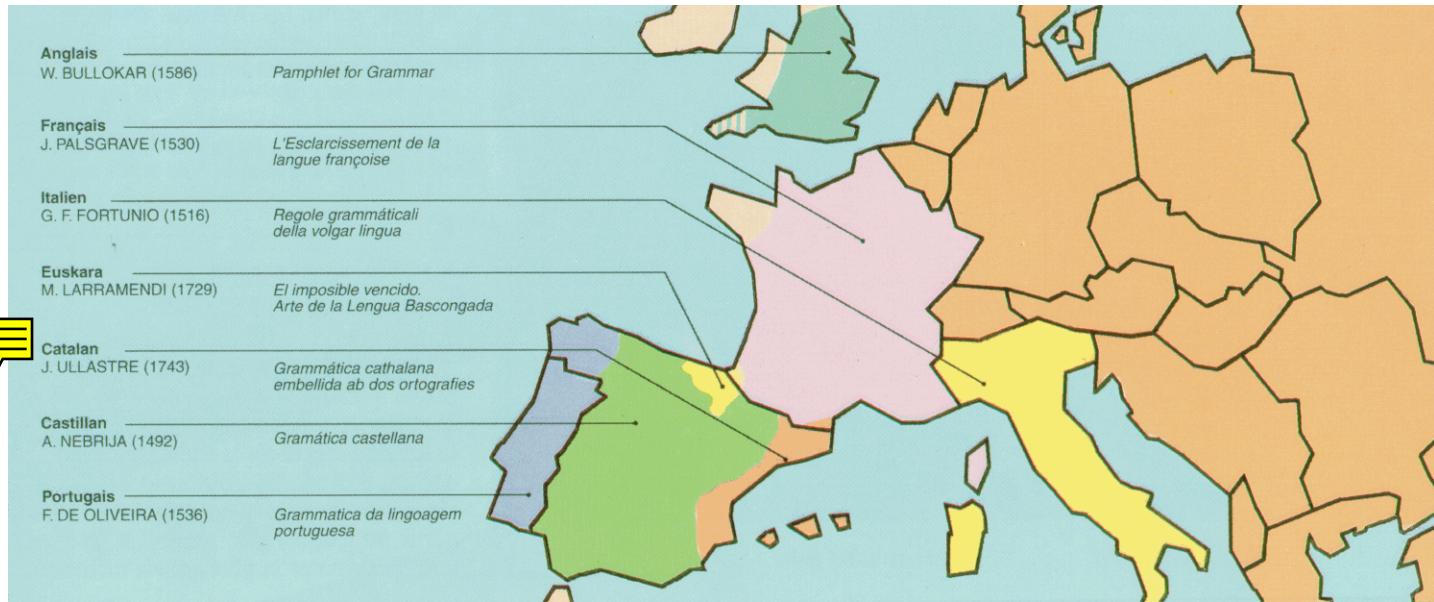
■ Les nouvelles opportunités du XVI^{ème} siècle

Lorsqu'Etxepare entreprit la tâche d'écrire le premier livre basque, l'Europe était en train de vivre des événements d'une importance capitale pour l'avenir des différentes langues des États et pays occidentaux.

Certaines des langues parlées dans les grandes monarchies de la Renaissance avaient pris le chemin de leur réussite future dès le Moyen-Âge. Le statut de langue administrative officielle accordé au castillan par Ferdinand III (1217-1252), et la marginalisation du français en Angleterre comme conséquence des changements linguistico-administratifs de la seconde moitié du XIV^{ème} siècle, par exemple, avaient marqué le début de la recomposition du paysage sociolinguistique de ces deux royaumes.

La Renaissance, par l'intermédiaire d'instances politiques et culturelles appropriées, apporta sa pierre à l'édifice dont les fondations avaient été jetées auparavant. Mais, à l'époque, le débat entre latinistes et vernaculistes, loin d'être clos, redoubla. Dans les années 1520-1560, la pratique résolue des langues vulgaires comme langues de culture s'intensifia, effaçant de la sorte l'hésitation et la méfiance envers les langues vernaculaires. Les préférences de nombreuses personnalités, du monde intellectuel ou politique, ainsi que les mesures prises par les institutions socio-politiques, contribuèrent à tracer de façon de plus en plus nette la ligne de partage linguistico-culturel entre l'ancien et le moderne.





Bien que les humanistes de la Renaissance fussent inconditionnellement latinistes, dans la mesure où ils croyaient en la supériorité culturelle du latin sur les langues vernaculaires, d'aucuns virent aussi dans les langues vulgaires, convenablement pratiquées, des instruments adaptés au développement culturel des peuples.

Dans ce contexte, et sans que nous sachions s'il avait connaissance de ces courants d'idées, Etxepare nous apparaît bel et bien comme un homme de son temps. L'orgueil linguistique dont il fait preuve dans ses textes n'est pas seulement celui d'un pionnier de la langue, auteur d'une oeuvre innovatrice parmi d'autres, mais également celui d'un intellectuel européen de la Renaissance, vernaculiste convaincu. Malheureusement, Etxepare fut un cas isolé et ne fit pas école.

L'histoire de Leizarraga, son successeur dans les lettres basques, est assurément différente. C'est à lui qu'incombe l'honneur d'être le père de la prose basque. La publication de sa version du Nouveau Testament (1571) s'inscrit dans l'autre grand courant culturel qui caractérise le XVI^{ème} siècle, à savoir les rivalités religieuses entre Réforme et Contre-Réforme. Et les collaborateurs de Leizarraga, véritable équipe de traducteurs efficaces, travaillèrent en harmonie avec ce mouvement à l'échelle de l'Europe.

L'histoire des traductions de la Bible antérieures à la Réforme est certes très riche (entre 1466 et 1520, pas moins de 22 traductions furent publiées en Allemagne; la version complète en français date de 1487), mais c'est la Réforme qui fit de la traduction systématique des Écritures un instrument de base de la vie pastorale, alors que l'Église catholique, à partir du Concile de Trente (1563), montra dans ce domaine la plus grande méfiance.

Dans l'équipe de Leizarraga, les traducteurs savaient ce qu'ils faisaient et n'ignoraient pas que les raisons et motifs théoriques de leur travail étaient ceux-là mêmes qui avaient poussé Luther et Calvin, avant eux, à entreprendre leurs traductions. Quelque vingt ou trente ans avant de parvenir jusqu'à nous, la Réforme avait exposé dans sa théologie et assumé dans sa pastorale les raisons de ce choix.



D'après ce que nous savons, Leizarraga avait des vues apparemment très larges. Conscient du programme général de la Réforme, il en connaissait toutes les motivations. Mais, dans le cadre de notre tradition littéraire naissante, cela ne suffisait pas à garantir le succès de sa traduction. En effet, le savoir-faire littéraire de quelques traducteurs, aussi compétents fussent-ils, ne constituait aucunement l'assurance d'un grand retentissement social, à travers le pays, pour la version de Leizarraga. De fait, sa diffusion fut limitée à une petite zone du Pays Basque Nord et dépendit en grande partie des vicissitudes du parti huguenot français. Aussi, quand Henri le Navarrais comprit que "Paris valait bien une messe" et se convertit au catholicisme, le sort en fut-il jeté. En fin de compte, l'effort considérable de Leizarraga fut vain, car il ne permit pas l'instauration durable d'une tradition littéraire plus générale.

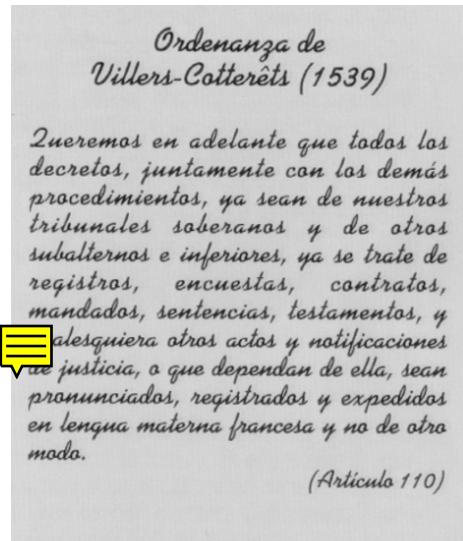
Devant l'inconstance de ces efforts, pouvait-il y avoir un meilleur moyen de développer l'héritage linguistique du peuple basque et de rehausser son prestige? Il semblerait que ce fut l'avis de certains. Le hasard fit que l'année où Leizarraga publia sa traduction (1571), Esteban de Garibai, originaire de Mondragón et premier historien général d'Espagne, voyait imprimer son oeuvre majeure, le Compendio Historial. Les chapitres relatifs à la langue basque n'y manquent pas et marquent le début d'une nouvelle tradition, celle des écrivains basquisants s'exprimant en castillan. Les apologies du basque écrites dans une autre langue allaient tenter de sauvegarder l'honneur et le renom de l'euskara par le biais de croyances et de savoirs mythiques.

Malgré certains travaux de grande valeur (comme celui de Poza, 1587), en ce qui concerne la capacité du basque à s'approprier de nouvelles fonctions socio-culturelles, la polémique, alimentée jusqu'au XIX^{ème} siècle, ne porta aucun fruit et contribua surtout à faire perdre la direction à suivre.

Les préférences linguistiques des monarchies

Les humanistes qui écrivirent des poèmes pour défendre leur langue au sein des grandes monarchies du XVI^{ème} siècle furent nombreux, de même que les grammaires et autres ouvrages à la gloire de la langue.

Dans la préface à sa grammaire, Nebrija adresse à la reine Isabelle la Catholique une dédicace qui exprime de façon exemplaire, presque caricaturale, l'idéologie colonialiste: l'année même de la découverte de l'Amérique, le grammairien, ignorant encore l'événement et ses conséquences, invoquait la nécessité d'imposer le castillan dans tout l'Empire. Le dessein formulé par Nebrija, pris comme propos paradigmatique de domination politique, allait justifier bien des comportements colonialistes.



En ce qui concerne notre littérature naissante, maints exemples montrent les liens étroits qui existent entre langue et politique. Sans trop nous étendre, rappelons seulement quelques-uns des faits survenus au cours de la décennie précédant la publication du premier livre basque.

Incontestablement, Charles Quint fit siennes les priorités linguistiques de la monarchie espagnole. Outre ce que la lecture de Villalón a pu nous apprendre sur les idées qui prévalaient dans l'entourage de l'empereur (1558) en matière linguistique, un événement, qui fit couler beaucoup d'encre, nous en apporte la démonstration. Il s'agit de

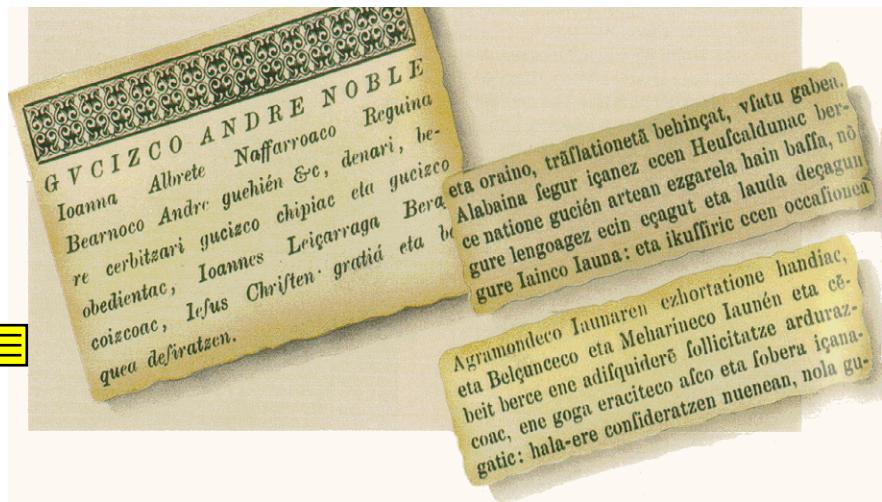
l'incident diplomatique provoqué par Charles Quint en 1536, à Rome, lorsqu'il dérogea aux règles du protocole en s'adressant au pape en castillan. Une telle conscience de l'hispanité était extrêmement étonnante de la part d'un monarque qui apparaissait comme le défenseur d'une chrétienté et d'un empire, concepts tout droit sortis du Moyen-Âge et, qui plus est, était de langue maternelle flamande. Il en fut pourtant ainsi et l'empereur fit preuve, sur le plan de la langue, d'un remarquable nationalisme castillan. Nonobstant cet épisode (qui peut être envisagé comme l'expression d'une catégorie sociale, ou comme une simple anecdote), il faut préciser que les Habsbourg (XVI^{ème} - XVII^{ème} siècles) n'imposèrent jamais aux pays catalanophones de la couronne d'Aragon, par exemple, de changer de langue officielle, et respectèrent le multilinguisme dans les différents royaumes de la couronne. Ce fut la France qui prit l'initiative, dès le XVI^{ème} siècle, d'une politique plus coercitive.

Soucieux de clarifier la situation dans l'administration, François I^{er}, le "Chevalier sans Tache" (1515-1547), considéra qu'il était nécessaire d'abandonner l'usage du latin et de recourir à une langue connue de ses sujets pour les affaires administratives: cette volonté royale fut formulée dans l'ordonnance de Villers-Cotterêts en 1539. En principe, l'ordonnance aurait pu jouer en faveur de n'importe quelle langue du royaume mais, de fait, elle servit exclusivement la langue de la cour, laquelle se développa de plus en plus au détriment des autres.

Comme nous le verrons, ce changement en faveur du monolinguisme ne se produisit pas d'un seul coup, loin de là, mais les mesures prises par l'administration allaient dans ce sens. De plus, le développement de l'administration même, toujours plus puissante, contribua à accentuer la tendance: en effet, au cours du XVI^{ème} siècle, le nombre de fonctionnaires du royaume passa de 5.000 à 50.000.

Il était permis de penser que les choses se passeraient autrement dans l'Angleterre d'Henri VIII et Elisabeth I^{ère} où, à la différence de la France, la Réforme était mise en oeuvre, sous la conduite et la responsabilité du monarque en personne. Comme il se doit, la Bible fut traduite en anglais, mais aussi en gallois. Le Nouveau Testament et le Book of Common Prayer, en gallois, datent de 1567 et la Bible, dans sa version galloise intégrale, de 1588. Sur le plan culturel, ce fut un grand pas en avant qui aurait pu conduire à la normalisation linguistique du Pays de Galles. Mais

la loi y avait déjà opposé un obstacle car, dans les années 1536-1542, Henri VIII avait imposé à la Principauté la politique des actes d'Union dans le cadre desquels le rôle des langues était parfaitement défini. Dès lors, la seule langue officielle de l'administration au Pays de Galles serait l'anglais. Ce document eut des conséquences sociales et sociolinguistiques vraiment désastreuses, et finit par entraîner l'abandon du gallois par les classes dirigeantes et leur émigration.

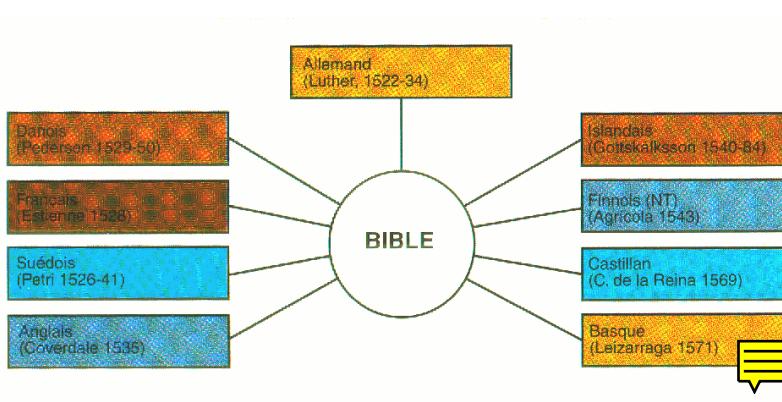


Par ces brefs rappels historiques, nous avons replacé dans le contexte général européen le cas de l'euskara, autour duquel un danger bien réel se précise. Les résolutions politico-linguistiques que les monarchies, dans leur essor, prirent à l'époque allaient non seulement transformer la vie quotidienne des fonctionnaires, mais surtout marquer durablement les structures mentales et les références sociolinguistiques en vigueur en France, en Espagne ou en Angleterre.

Vers une tradition littéraire écrite?

Au cours des décennies qui suivirent la publication des deux premiers livres basques (1545, 1571), l'euskara devait, en théorie, tirer profit de l'accueil favorable que lui avait réservé la société basque pour donner naissance à une tradition littéraire écrite. De fait, certains indices pouvaient le suggérer

A la cour de Navarre, le basque était utilisé dans les grandes occasions (la naissance d'Henri III [IV] en 1556, par exemple, fut célébrée par un poème) et nous avons déjà évoqué le mécénat de la reine Jeanne d'Albret. Ce ne fut pas un cas isolé, comme le prouvent les concours littéraires de Pampelune, placés sous le patronage de l'évêque du diocèse (1609-1610).

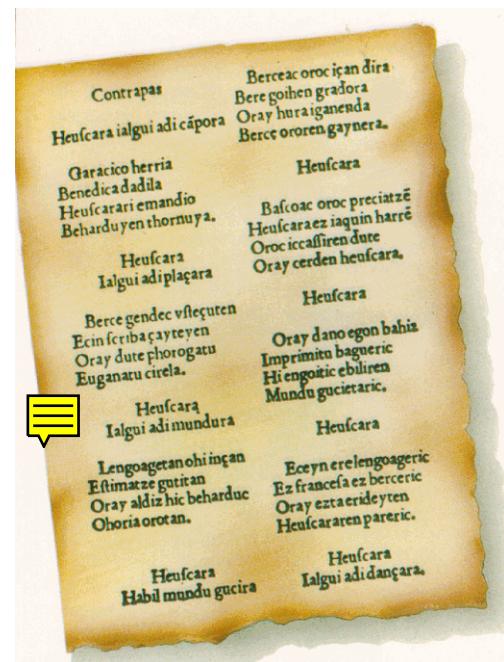


Par ailleurs, Leizarraga, conscient du très bas niveau de scolarisation et d'alphabétisation de la population -qui rendait impossible tout projet visant à créer des habitudes de lecture-, se permit d'adoindre à la traduction de la Bible l'*ABC ou l'instruction des chrétiens* destiné à alphabétiser d'hypothétiques lecteurs. Le même souci d'alphabétiser les fidèles transparaît dans le catéchisme de Betolatza (1596) qui comprend un syllabaire d'initiation à la lecture (sujet que nous aborderons plus loin).

Sans doute, de telles initiatives pouvaient laisser croire que la communauté bascophone était sur le point de franchir une nouvelle étape de son évolution culturelle. Mais, en était-il vraiment ainsi?

Comme les Basques sont
habiles, vaillants et généreux
et que, parmi eux, il y a eu et il y a
des hommes fort versés
dans toutes les sciences,
je suis étonné, Monsieur,
que pas un n'ait essayé,
dans l'intévrêt de sa propre langue,
de faire quelque ouvrage en basque
et de le mettre par écrit,
pour qu'il soit porté
à la connaissance du monde entier
que cette langue est
aussi bonne à écrire que les autres.
Et pour cette raison elle reste diminuée,
et dépourvue de toute réputation,
et toutes les autres nations
croient qu'on en peut rien écrire
dans cette langue
comme toutes les autres
écrivent dans la leur.

Bernat ETXEPARE, 1545



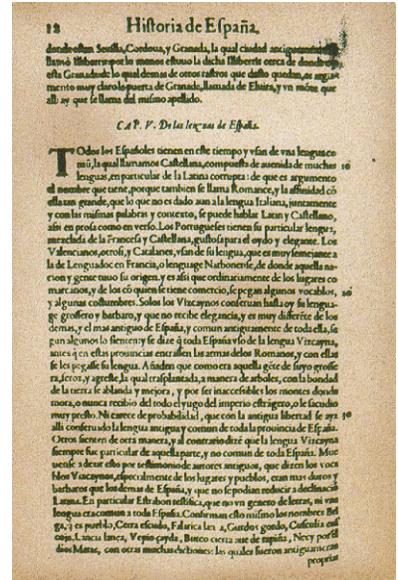
D'une manière générale, la société basque du XVI^{ème} siècle formait un groupe nettement unilingue, même si le bilinguisme subsistait à la périphérie du corps social et dans certaines classes bien déterminées de la population urbaine. Au sein de cette communauté bascophone, l'hispanophone unilingue -autochtone ou implanté- ne courait pas les rues. Les gens aisés de la ville conservaient généralement l'euskara comme langue maternelle, et la transmettaient fidèlement de génération en génération. En outre, la vitalité et la force d'attraction de la langue



étaient si évidentes dans la communauté basque que, d'après Isasti (1625), les étrangers installés sur la côte Gipuzkoane, par exemple, finirent par parler euskara.

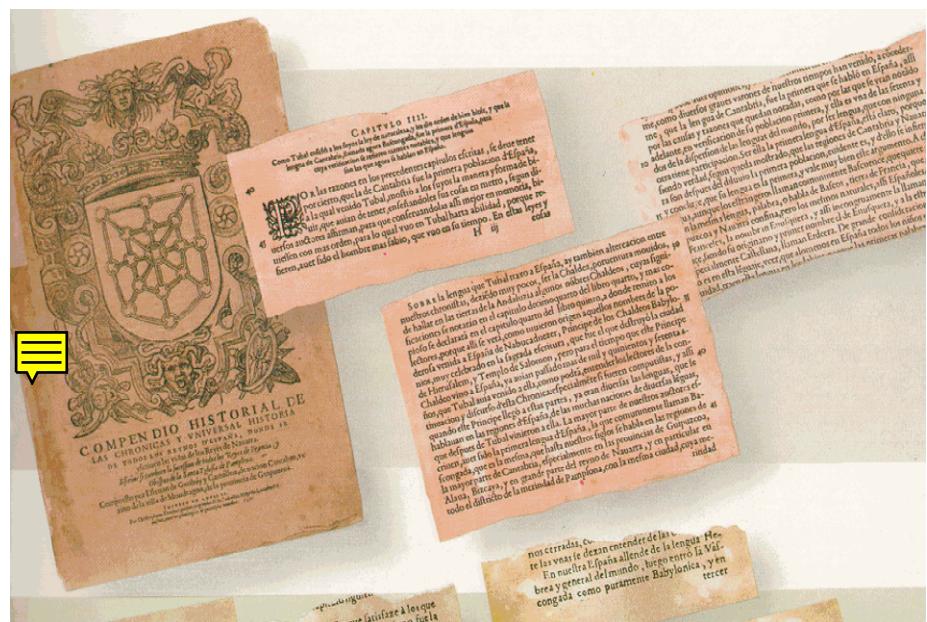
En ville, bien sûr, le problème était beaucoup plus complexe. Pour éviter les généralisations, il faut préciser que la situation linguistique et les relations intercommunautaires étaient différentes à Pampelune, Saint-Sébastien, Bilbao ou Vitoria. Dans le pire des cas (Vitoria, 1571), "la plèbe parle biscaïen ou basque [...], bien qu'à l'évidence les nobles parlent castillan", comme le notait le voyageur Venturino. À une époque beaucoup plus tardive (1802), la situation en Biscaye était décrite de la sorte: "la majorité, à l'exception des gens cultivés, ne parle pas d'autre langue que le basque, sauf dans les Encartaciones et les villes de Portugalete, Balmaseda et Lanestosa où seul le castillan est pratiqué."

La prédominance du monolinguisme présentait tout de même quelques failles. Dans les centres urbains d'une certaine importance, marchands et fonctionnaires ne pouvaient se dispenser de connaître et de pratiquer le castillan, les uns pour leur commerce avec l'extérieur, les autres parce que c'était la langue officielle de l'administration. Comme corollaire, la scolarisation d'abord timide, puis intense au XVI^{ème} siècle, dont ces classes sociales seraient précisément les principales bénéficiaires, apparut très vite comme un excellent moyen de diffusion de la langue castillane qui devint, inévitablement, synonyme de réussite socio-professionnelle pour la petite noblesse et la modeste bourgeoisie naissante, sans oublier ceux qui aspiraient à devenir secrétaire et avain public, métiers dans lesquels les Basques avaient la réputation d'exceller.



Cependant, l'euskara pouvait jouer un autre rôle social à l'extérieur de ses frontières (c'était l'époque où l'on partait "faire les Amériques"), ne serait-ce qu'en tant que preuve irréfutable de la noblesse et de la pureté de sang des Basques. Les apologies de la langue, écrites en castillan avec des arguments mythiques et passionnés, outre qu'elles exaltaient l'orgueil ethnolinguistique du Pays, étaient censées fournir la justification, pour l'époque, de l'ascension sociale de l'émigrant basque, quelle que fût-ce sa qualification. Elles contribuèrent donc à briser les préjugés qui empêchaient de tirer parti des possibilités offertes par le Siècle d'Or, tant en métropole qu'aux colonies.

D'Esteban de Garibai, illustre historien natif de Mondragón (1533-1599), à Baltasar de Etxabe l'"Ancien", peintre du Mexique colonial né à Zumaia (vers 1584-vers 1620), en passant par le licenciado flamand d'Urduña, Andrés de Poza (1595), le plus brillant intellectuellement, tous célébrèrent et défendirent l'euskara dans des ouvrages publiés respectivement à Anvers (1571), Bilbao (1587) et Mexico (1607). Il était certes nécessaire de défendre le basque qui, dans le meilleur des cas, était taxé de "charabia" incompréhensible. Dans son *Historia de España*, Juan de Mariana (1536-1624) osa employer des termes plus durs encore: "Seuls les Biscaïens ont conservé leur langage grossier et barbare qui n'a aucune élégance" (1601).



Malheureusement, le dévouement des apologistes ne concourrait pas à préparer le terrain d'une normalisation de la langue écrite dans les affaires culturelles et sociales. Klaberia (1636) le comprit parfaitement, en opposant la fécondité pragmatique de la plume basque d'un Etxeberri de Ciboure à l'incohérence hispanisante de Garibai et Etxabe.

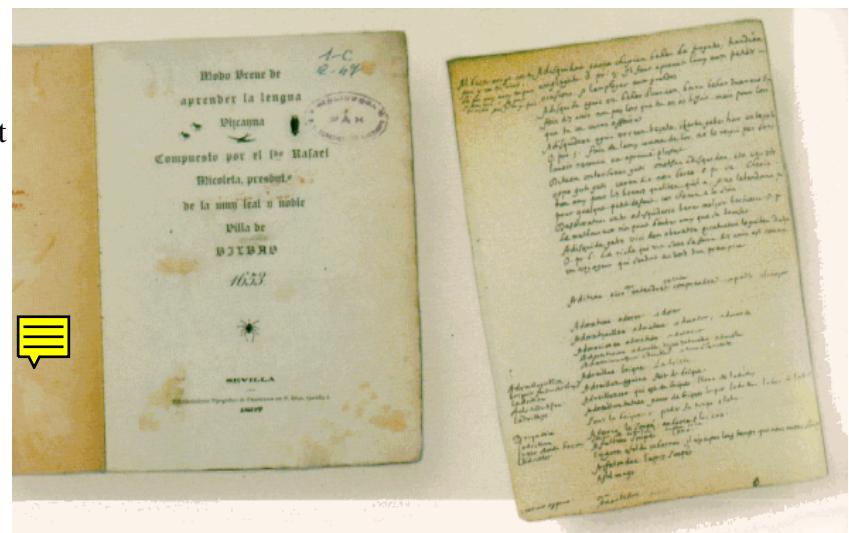


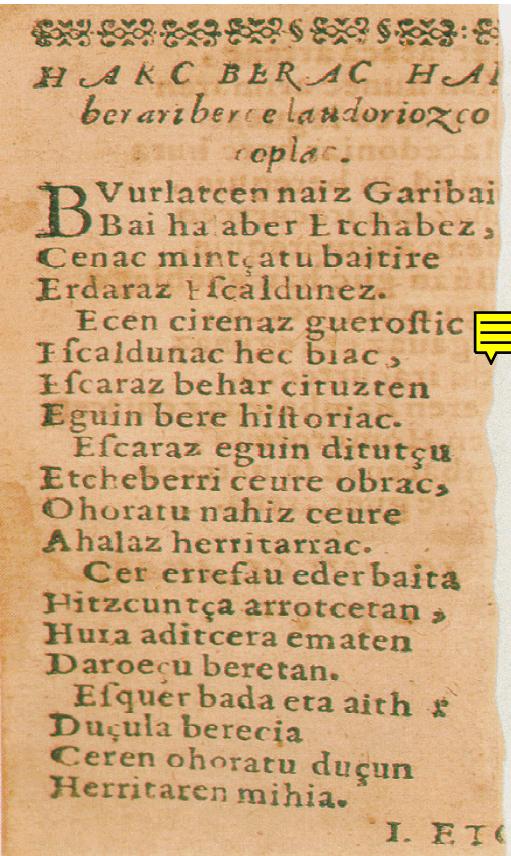
En effet, il était indispensable qu'un écrivain, s'adressant à ses concitoyens, le fit en euskara et non dans une autre langue. Telle était, sans doute, l'opinion des membres de l'école littéraire de Saint-Jean-de-Luz/Sare, à laquelle

appartenait Klaberia et à laquelle nous devons la naissance de la première tradition littéraire de notre langue. Mais l'idéal de la culture écrite ne fut pas facile à atteindre.

En particulier, l'école -et l'univers culturel auquel elle donnait accès- ne parvint presque jamais à se mettre au service d'une langue, l'euskara, qui socialement faisait partie du patrimoine commun: habituellement, on apprenait à lire et à écrire et on étudiait en castillan pour pouvoir prospérer. Seule l'éducation religieuse prit en compte, dans une certaine mesure, la vitalité du basque au sein de la société.

La catéchèse des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles aurait pu être la meilleure occasion d'alphanétiser les enfants et les jeunes bascophones: des règles furent établies, des catéchismes édités... Tout laissait présager l'émergence d'habitudes, d'écriture et de lecture jusqu'alors inexistantes. "Pourtant, d'après les éléments dont nous disposons, il ne semble pas que cette éducation chrétienne ait été un instrument d'alphanétisation, en basque, des nouvelles générations ni, par conséquent, qu'elle ait été à l'origine de l'École Basque" (M. Zalbide). La raison en est que, au moins jusqu'au XVIII^{ème} siècle, la catéchèse fut dispensée presque exclusivement de façon orale.



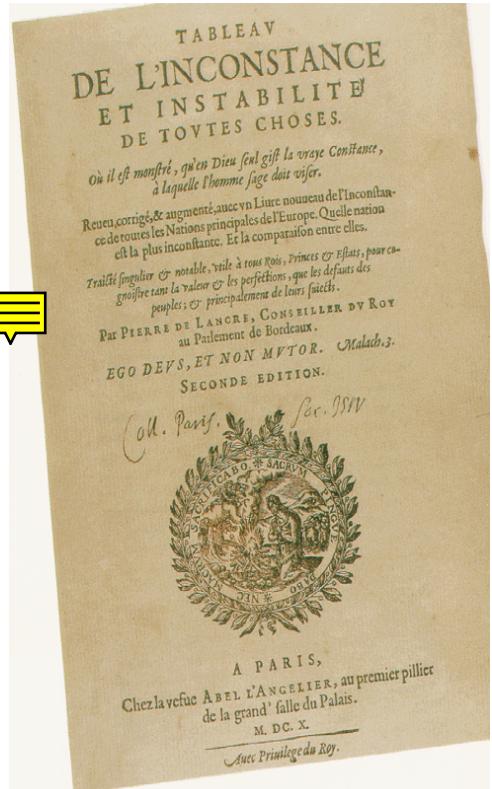
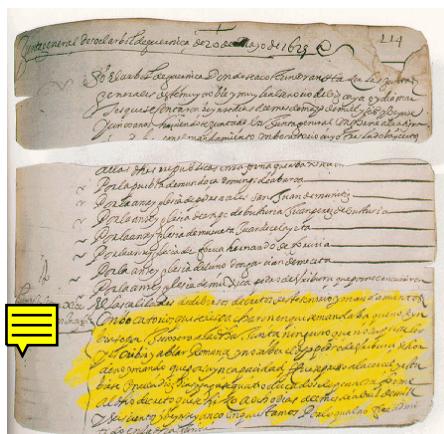


L'échec de la Réforme et de son projet culturel au Pays Basque, les liens des classes dominantes avec l'extérieur, les apologies socialement utiles mais culturellement stériles, l'insuffisance des efforts de l'Église et des écrivains basques, l'inexistence d'une collaboration des institutions publiques, tout cela fit que l'essor culturel de l'euskara, aux Temps Modernes, ne fut pas aussi puissant que celui du tchèque, du finnois ou du suédois.

■ Le XVII^{ème}, un siècle généreux

La première moitié du XVII^{ème} siècle correspond à la période où une véritable tradition littéraire fait son apparition. La Renaissance et la Réforme, au XVI^{ème} siècle, avaient contribué à la naissance de la littérature basque, mais celle-ci ne connut pas le développement souhaité. Sous l'égide de la Réforme catholique, un groupe d'ecclésiastiques amoureux de leur pays et de sa langue allaient se lancer, à partir de 1616, dans un important travail de rédaction et de publication d'ouvrages religieux. La qualité classique de certains d'entre eux assura le succès de l'entreprise qui fut couronnée par l'instauration d'une tradition durable.

L'apologie ne fut pas abandonnée, mais les apologistes (Oihenart, 1638; Etxeberri de Sare, 1712) s'appliquèrent également à cultiver les lettres basques. Etxeberri, en particulier, fournit un bel exemple de défense de l'euskara, dans ce que la langue a de meilleur, avec des arguments parfois discutables, mais toujours invoqués dans une magnifique prose didactique. Nous sommes bien loin désormais du simple dithyrambe.



Hélas, la clairvoyance intellectuelle d'Etxeberri ne se vit pas récompensée par la publication de son oeuvre, car les institutions publiques d'alors ne se faisaient pas encore l'écho des préoccupations de minorités pensantes.

La marginalisation institutionnelle dont avait souffert depuis des siècles la langue basque, et avec elle toute la population unilingue du Pays, fut à son comble à cette époque. À plusieurs reprises, des représentants basques unilingues furent même expulsés des Juntes de Biscaye (1613-1632). Une telle attitude, à la fois servile et intéressée vis-à-vis du corrégidor, qui tendait à écarter les classes populaires de la vie publique, illustre parfaitement la politique linguistique du pouvoir.

Malgré tout, les autorités n'adoptèrent pas toujours, ni partout, une attitude aussi intransigeante: un esprit plus ouvert et conciliant a pu être décelé en Basse-Navarre ou dans les textes de l'Église.

Au XVII^{ème} siècle, l'événement linguistique le plus important, du point de vue de la production littéraire, fut la formation du groupe d'écrivains de Saint-Jean-de-Luz/Sare, et le fait que des laïcs commencèrent à écrire en euskara.

La littérature basque, née au Pays Basque Nord, s'y implanta, mais ce n'est qu'un siècle plus tard que la partie sud-pyrénéenne connut la même effervescence littéraire et put reprendre le flambeau.

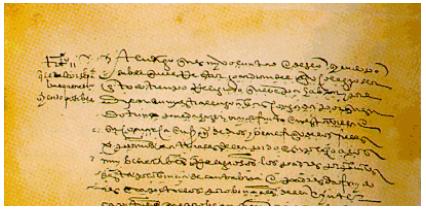
En ce qui concerne la géographie de la langue, il semble que l'euskara n'ait pas eu à déplorer de grandes pertes territoriales, à l'exception du recul dans la Rioja alavaise.



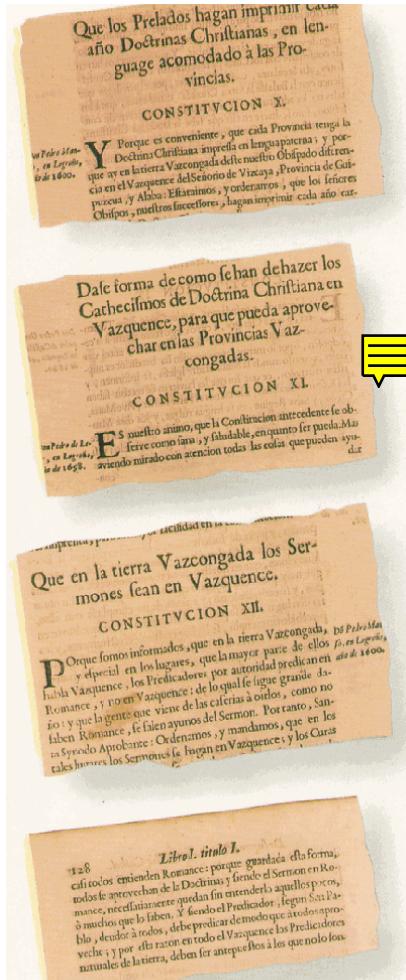
La langue dans les institutions basques

Tout d'abord, rappelons que la politique linguistique des institutions, appliquée à l'administration, peut varier en fonction des problèmes et des situations. Dans la pratique d'une langue, une première distinction s'impose entre usage oral et usage écrit.

Dans l'histoire de l'euskara, cette distinction élémentaire revêt une extrême importance. En effet, la population basque a été unilingue, à une immense majorité, pendant très longtemps. Pour communiquer avec leur propre administration, les Basques ne pouvaient donc faire autrement que d'utiliser la seule langue qu'ils connaissaient. Or, aucun des documents dont nous avons hérité n'est écrit en basque.



Dans les deux cas (usage oral et usage écrit) convient de se demander si, au sein des institutions, la langue bénéficiait d'une reconnaissance légale ou était seulement tolérée pour des considérations pratiques.



Au XVII^{ème} siècle, nous trouvons à peu près tous les cas de figures. L'Église, conformément à la pastorale de la Contre-Réforme, admit officiellement l'usage oral et écrit du basque dans certains cas, sans pour autant abandonner le latin et les langues romanes. Parmi les textes ci-joints, nous pouvons remarquer les Constitutions Synodales de Calahorra, l'un des trois diocèses, avec Bayonne et Pampelune, auquel appartenaient les fidèles bascophones.

Les institutions publiques du Pays Basque ne suivirent pas de politique uniforme. En Biscaye, la participation aux Juntes Générales était soumise, par règlement, à la connaissance préalable du castillan. Certes, dans la pratique, les Juntes respectèrent assez vaguement cette obligation, sauf à certains moments où le règlement fut appliqué au pied de la lettre. Les mandataires ignorants du castillan étaient alors arrêtés et expulsés: ce fut le cas des représentants de Barakaldo, Berango, Ibarrangelu, Getxo et d'autres villes, en 1624 et 1625 notamment. Mais le corps social résista à ces mesures coercitives, si bien qu'au cours de la révolte populaire de 1631, des voix s'élèvèrent pour protester contre l'usage du castillan dans l'enceinte des juntes. Pourtant, le règlement en vigueur fut maintenu avec la menace que cela comportait.

La politique menée en Basse-Navarre fut tout autre. La charte constitutionnelle était rédigée en occitan gascon (*Los Fors et Costumas*, 1611), mais prescrivait aux institutions un égal respect de toutes les langues des citoyens. Il était également demandé aux officiers royaux "*sapin lo lengoadge deu Pays*". Un règlement ultérieur (1666) exigeait même que les notaires fussent basques et versés dans l'euskara.

Les jentes et cortès du Pays Basque refusèrent à plusieurs reprises leur aide pour des publications en euskara (en Gipuzkoa, et en Basse-Navarre en 1675) et, d'une façon générale, les institutions basques n'assurèrent pas la protection et la défense de la langue, comme la couronne de Castille l'avait fait pour son propre idiome.

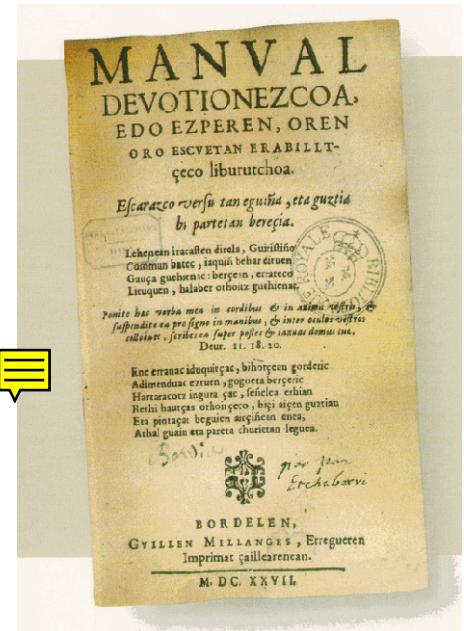
Heureusement, la vie de la communauté baskophone ne s'arrêtait pas, dans ses rapports avec les institutions, aux seuls organes politiques mentionnés, et le parvis des églises comme les "universités" constituaient un espace de liberté et d'ouverture. Aussi exista-t-il des minorités actives qui elles, valorisèrent leur patrimoine linguistique.

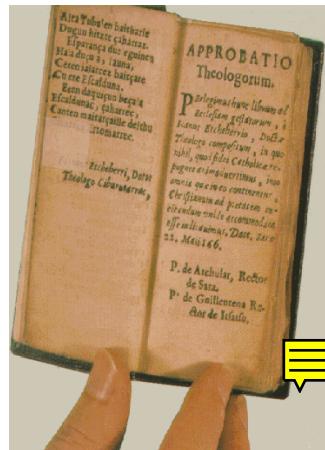
«Item digo que es mi voluntad y deseo que el Rector Guardián de dicho Colegio sea en todo tiempo Religioso que sepa hablar y predicar en nuestra lengua Bascongada, porque su doctrina pueda hacer mucho fruto en la villa y su comarca en servicio de Dios y beneficio de los fieles cristianos, naturales de ella: Pido y suplico a los muy Reverendos Religiosos Padres Definidores y Capítulos Provinciales de ella, e inter capítulos, que provean siempre de Rectores Guardianes de este Colegio a Sacerdotes Religiosos de esta nuestra antiquísima lengua Bascongada, la primera de España, pues de las cinco naciones que en Europa la hablan caen cuatro en su provincia de Cantabria que son la Gipuzkoana, vizcaína, Alavesa y Navarra en España, y la quinta de Bascos de Francia, conjunta a España en los vertientes de los montes Pirineos de la parte de Francia, y si no lo pudiesen hacer cómodamente, no les obligo a ello, pero tórnoles a supricar lo mismo, dexando por mi equidad en sus manos lo que yo tengo en las mías.

Juan de Araoz.
Arrasate, 1579

Saint-Jean-de-Luz/Sare et le Pays Basque Nord

Au début du XVII^{ème} siècle, Iparralde -ou Pays Basque Nord- connut une période florissante. La région devait sa prospérité, en grande partie, à l'activité des quelque 30.000 pêcheurs et marins dont environ 5 à 6.000 étaient de Terre-Neuve (Lancre, 1610).

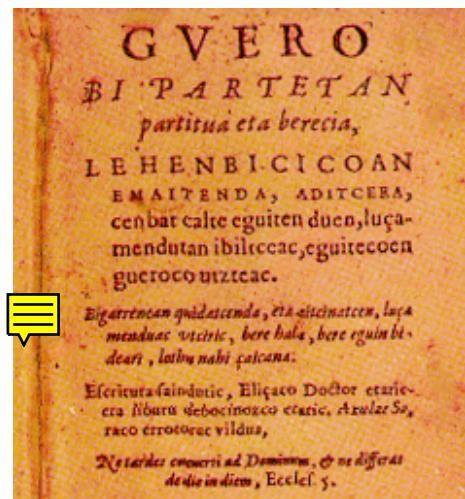
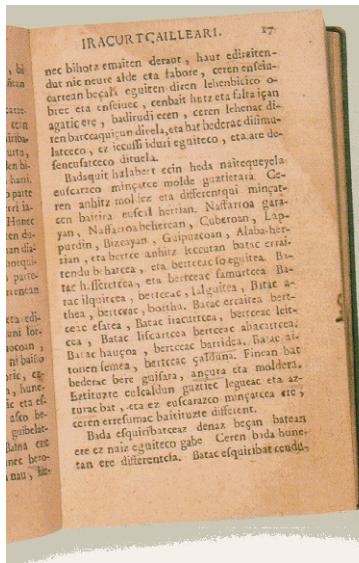


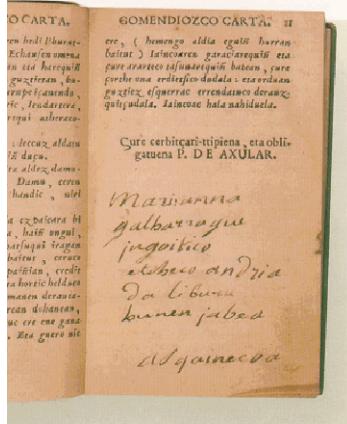


Dans ce climat de mieux-être dû à l'environnement économique favorable, il fut plus aisé aux érudits, hommes de lettres ou d'Église, de se consacrer à écrire dans leur propre langue. Cela explique l'émergence d'une littérature basque qui, contrairement à celle née sous la plume d'Etxepare et de Leizarraga, s'est perpétuée sans interruption jusqu'à nos jours, en dépit des hauts et des bas. Une véritable tradition littéraire profondément enracinée donc.

Un groupe de prêtres et de religieux prit l'habitude de se réunir à Saint-Jean-de-Luz et à Sare. Au cours de ces réunions, ils échangeaient leurs écrits respectifs, chacun participait d'une façon ou d'une autre aux travaux d'un camarade, tous s'aidaient et s'encourageaient mutuellement. Il semble qu'Etxeberri de Ciboure, prêtre de formation universitaire supérieure et intellectuel de haut niveau, ait été le mentor du groupe. Pour sa part, Pedro Axular, formé sur les bancs de l'université de Salamanque, gagna la reconnaissance de tous par ses dons littéraires. Ils personnifièrent ainsi deux formes complémentaires d'un même enseignement.

Ces hommes ne formaient pas seulement un cercle de bascophiles, mais constituaient entre eux un véritable groupe de travail littéraire. Il est intéressant de constater comment se manifestaient leurs solidarités réciproques: le premier auteur du groupe, Materre (1617), apprit le basque à Sare, c'est-à-dire aux côtés d'Axular; il est possible qu'Haranburu, collègue de Materre, ait vécu dans la même maison que lui à Ciboure; Harizmendi fut coadjuteur de Sare; par ailleurs, Argaigarats était de Ciboure; le censeur de deux des ouvrages d'Etxeberri de Ciboure n'était autre qu'Axular (1627, 1636); Argaigarats écrivit la préface de l'ouvrage d'Etxeberri (1631) et Harizmendi celle d'Haranburu (1635). Nous voyons donc qu'ils entretenaient d'étroites relations les uns avec les autres, s'épaulaient et collaboraient pour produire leurs œuvres.





Une fois jetées les bases de la tradition littéraire, des érudits, laïques cette fois, commencèrent également à se manifester pour dissocier l'euskara des seuls thèmes religieux et lui ouvrir des horizons culturels plus vastes. Nous citerons plus particulièrement les noms d'Oihenart et d'Etxeberri de Sare. Tous deux considérèrent le Pays Basque comme un ensemble uni: dans une perspective historique pour le premier; du point de vue de la spécificité évidente de la langue et de sa propre trajectoire transpyrénéenne pour le second.



Conscience du pays et de la langue

Arnaud d'Oihenart (1592-1668) et Joanes d'Etxeberri (1668-1749) n'étaient pas des ecclésiastiques. Pour la première fois dans la société basque, deux laïcs tentèrent d'adopter une nouvelle attitude en s'attelant à la tâche d'ennoblir la langue par le biais de la littérature.

La personnalité d'Oihenart mérite d'être mise en lumière en raison de l'exceptionnelle qualité de son oeuvre, mais surtout en raison de la liberté et du sens critique dont il fit preuve pour aborder le passé et le présent de son pays. À son sujet, E. Goyheneche a écrit qu'"il doit être considéré comme l'un des personnages les plus remarquables de l'histoire basque". Dans le contexte de la Monarchie française et loin d'être sans intérêts de classe sociale, Oihenart participa activement à la vie politique et institutionnelle de Navarre et, malgré l'opposition du clergé et de la noblesse, parvint à se faire élire par le Silvet - assemblée populaire souletine- syndic de la Soule (1623-1627). Il s'allia, par son mariage, à la noblesse de Navarre et de Soule, prit part aux états généraux du royaume et fut avocat au Parlement sans négliger pour autant, dans les moments difficiles, de prendre la défense des institutions populaires souletines.



Il semble qu'il consacra les vingt dernières années de sa vie à des recherches historiques, ce qui ne manqua pas d'éveiller les soupçons de certaines des institutions concernées (l'accès de la cour des comptes de Pampelune, par exemple, lui fut refusé). Cependant, après un fastidieux travail de copie, Oihenart finit par constituer un immense fonds documentaire, son activité d'archiviste ayant permis, dans certains cas, de conserver des documents dont l'original a disparu. Dans son approche du passé basque, il envisagea le Pays comme une entité historique unique, sans faire la distinction entre nord et sud. Par son sens éminemment critique des idées reçues et sa vision d'ensemble, Oihenart donna à son oeuvre un retentissement qui se répéta, longtemps après lui, dans toute l'historiographie.

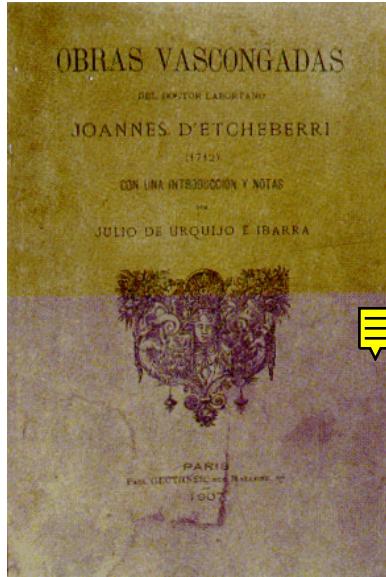
Dans les deux ouvrages qu'il nous a légués *-Atsotitzak* (= Proverbes) et *Gaztaroa neurtitzetan* (= Poème de ma jeunesse) publiés conjointement en 1657-, transparaissent son amour de l'euskara et sa volonté de l'enrichir. C'était la première fois au Pays Basque qu'un personnage politique important, noble et laïque de surcroît, prenait la plume pour écrire un ouvrage littéraire en basque. Plus tard, en 1665, Oihenart compléta cet exercice pratique par un traité de poésie basque (*Art Poétique Basque*) qui traduit l'intérêt qu'il portait à l'avenir littéraire de la langue. Dans le domaine de la poésie, autant que dans celui de l'historiographie, il apparaît donc comme un pionnier. Tout poète qu'il était, Oihenart n'en fut pas moins un observateur attentif de l'histoire des langues, qui saisit parfaitement la dimension socio-politique de tout idiome.

Le second, Etxeberri de Sare, fait figure de symbole. Né au Pays Basque Nord, il passa la moitié de sa vie dans la Péninsule (à Vera, Fontarabie et Azkoitia: 1716-1749). Bien que médecin de profession, il se passionna pour l'euskara et la personnalité d'Axular. Mieux que quiconque jusqu'alors, il sut utiliser le basque à des fins didactiques et pour aborder des thèmes profanes. Malheureusement, les œuvres d'Etxeberri durent attendre 1907 pour être publiées. Dans la lignée des connaissances de l'époque, mais sur un ton amical, chaleureux et réaliste, il mit en évidence l'unité de l'euskara et le ferment de modernité qu'il contenait. Les clichés sur les Tyriens et Troyens mis à

part, il était convaincu que la langue basque offrait des possibilités encore inexploitées, et il le démontra par sa propre praxis de l'écriture. Pour utiliser ses propres termes: "[l'euskara] atteint et dépasse les plus hauts sommets auxquels l'intellect humain puisse accéder".

Oihenart comme Etxeberri eurent une vision culturelle de la langue, l'observant en profondeur sous l'angle de l'universalité de toute culture et des échanges interculturels. En effet, Euskal Herria n'était pas isolée: elle était parcourue d'idées et d'hommes qui ne cachaient pas leur étonnement en découvrant leur langue, l'euskara.

Etxeberri de Sare: l'estime de la langue



Joanes d'Etxeberri, dit "de Sare" pour le distinguer de son homonyme "de Ciboure (Ziburu)", est l'un des prosateurs basques les plus intéressants des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Comme son nom l'indique, il était originaire de Sare où il naquit l'année même de la mort d'Oihenart.

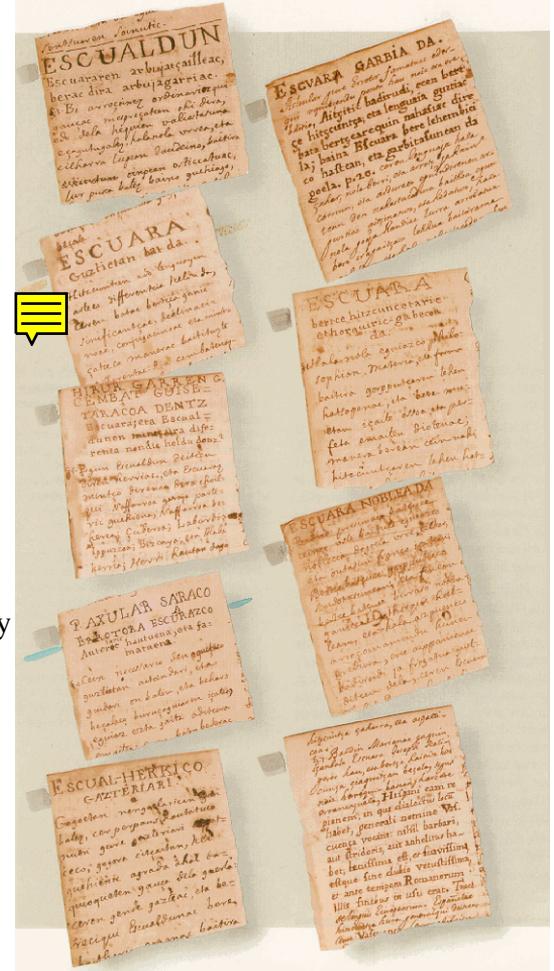
Dans sa considérable oeuvre en prose, l'écrivain accorda la plus grande attention au problème de la langue. Le docteur Etxeberri se pencha sur l'idiome basque avec une double préoccupation: d'une part, il réfléchit aux raisons qui devaient justifier la fidélité à un patrimoine linguistique spécifique, une attitude qu'il défendit ardemment, tout en analysant les ressources propres à l'euskara; d'autre part, il contribua à faire du basque une langue d'enseignement à usage pratique. Dans ce sens, et dans la lignée de ce qui se faisait couramment depuis la Renaissance pour les langues populaires, il écrivit en euskara une grammaire pour apprendre le latin, prouvant de la sorte que la langue basque était apte à remplir cette nouvelle fonction culturelle.

Chez Etxeberri de Sare, notre intérêt s'est porté plus particulièrement sur la conscience qu'il avait de la langue et les théories qu'il a développées à ce sujet. Bien sûr, il emprunta nombre de concepts et d'idées à ses prédécesseurs, mais il fut le premier à les formuler en euskara et sut y apporter, lorsqu'il l'estima nécessaire, critiques, corrections et améliorations. Etxeberri est, sans conteste, un écrivain qui a ses propres critères. Sa langue et son style sont didactiques, mais dignes, élevés et vivants.

Comme l'indiquent les titres de chapitres de son livre, Etxeberri mit le doigt sur toutes les questions qui soulevaient des polémiques dans les discussions de l'époque: "L'origine de l'euskara", "De l'existence de l'euskara", "Qu'est-ce que l'euskara", "Signification du nom", "Les noms donnés au basque et au Pays Basque dans d'autres langues sont tout aussi mystérieux", etc.

Tandis qu'il exalte les qualités de la langue basque, il émaille son propos de commentaires de cette teneur, exemples à l'appui: *L'euskara est ancien, l'euskara est subtil, l'euskara est pur, l'euskara n'a pas subi de changements, l'euskara est noble, l'euskara ne descend d'aucune autre langue, l'euskara est fondamentalement un*. Tout cela semble relever d'apologies déjà anciennes mais, chez Etxeberri, ce n'est que le point de départ qui fait présager un avenir meilleur pour l'euskara.

Préoccupé par les aspects grammaticaux de la langue et l'inexistence, en basque, de modèle standard, Etxeberri souhaitait ardemment l'instauration d'un modèle littéraire classique bien défini. Pour y parvenir, il apporta sa contribution dans son livre: après avoir rappelé les caractéristiques spécifiques de la grammaire basque, les différents dialectes et l'unité fondamentale de l'euskara, il fait un long éloge d'Axular, désignant ainsi celui qui, à son avis, devait être considéré comme le maître des lettres basques. Mais, il ne néglige pas pour autant les racines populaires de la langue dont la souche la plus pure est, selon lui, le dialecte de Sare, un choix qu'il estimait justifié par l'oeuvre de cet auteur, curé de sa ville natale.



Etxeberri place ses espérances futures dans une jeunesse basque plus cultivée. Des jeunes, il attend qu'ils fassent preuve d'une scrupuleuse fidélité linguistique, et de leur formation humaniste qu'elle produise une langue extrêmement soignée. Toute sa conviction euskariste, il l'exprima de façon lapidaire en disant simplement: "*Eskualdun Eskuararen arbuiatzzaileak, berak dira arbuiagarriak*" (= seuls sont méprisables les Basques qui méprisent leur langue).

Le XVIII^{ème} siècle: un renouveau à la veille de la crise

A la différence des deux siècles précédents, le XVIII^{ème} siècle allait permettre à la littérature basque de s'épanouir au sud des Pyrénées. L'événement ne se produisit pas de manière fortuite, mais doit être replacé dans le contexte d'essor socio-économique de l'époque. Ce fut le produit d'une société aux structures bien assises et avide d'entreprendre dans le domaine économique et culturel même si, rappelons-le, les signes avant-coureurs de la crise à venir étaient déjà perceptibles.

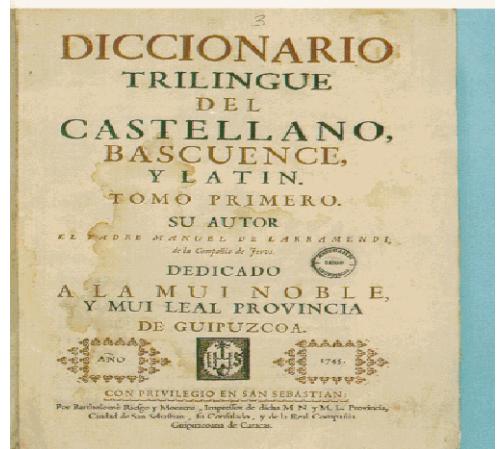
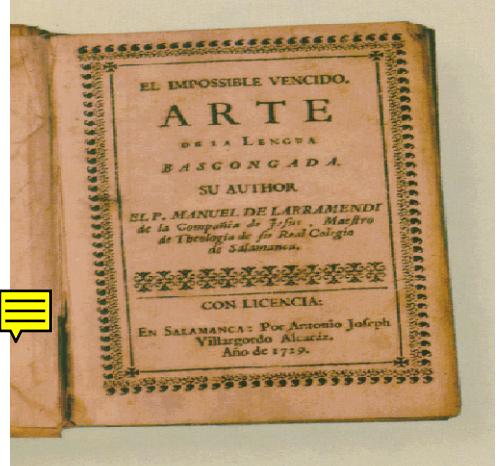
A un moment où les porte-parole culturels d'Iparralde s'éteignaient l'un après l'autre, le Pays Basque Sud reprit le flambeau de la littérature en la personne de Larramendi. Dans un premier temps, il fallut effectuer un grand travail d'ordre technique consistant à mettre au point les instruments de la langue écrite, à en perfectionner l'apprentissage et à fournir aux écrivains des outils d'un usage pratique: la Gramática (1729), le Diccionario (1745) et la Retórica (1761). Reconnaissions que tout cela supposa d'étonnantes facultés de clairvoyance et de prévision.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, l'époque s'y prêtant, tous ces instruments allaient trouver leur utilisation sous la plume de nombreux écrivains basques. De fait, la production littéraire basque augmenta notablement à partir de 1760: les livres, de par leur contenu et leur fréquence de réédition, prirent une importance inconnue jusqu'alors. En somme, la production écrite s'éleva à un nouveau rang.

Pourtant, les institutions publiques basques ne témoignèrent pas à l'euskara l'intérêt modéré qu'elles allaient lui porter un siècle plus tard. La catégorie sociale la plus sensible à ces valeurs culturelles fut le clergé et, plus précisément, les jésuites. Même les Basques éclairés n'y consacreront pas autant d'attention et d'énergie.

Si la défense théorique de la langue s'apparente de façon plus claire à la revendication politique (Larramendi), elle ne se manifeste pas aussi nettement qu'au siècle suivant.

Dans un autre registre, il faut noter qu'au sud des Pyrénées, l'aire bascophone reste globalement inchangée, à quelques exceptions près.



La littérature du Pays Basque Sud

Au sud des Pyrénées, la littérature naquit sous l'égide d'un guide exceptionnel. Devant l'imminence de la crise institutionnelle qui se profilait à l'horizon et les accusations dont l'euskara faisait l'objet de la part des étrangers, Manuel de Larramendi sut faire naître chez les Basques de nouvelles lueurs d'espoir, de nouvelles passions et de nouvelles convictions intellectuelles dans l'intérêt de la langue. Encouragés par l'ardeur et l'assurance des propos de Larramendi, ses épigones allaient oeuvrer avec la même fougue.

Avec sa *Gramática* (1729) et son *Diccionario* (1745), la langue disposait désormais d'une norme. Cela donna au fait d'écrire en euskara une dimension résolument nouvelle, et même idéologique, ainsi qu'un autre sens, celui de la fidélité à un peuple dont un aspect fondamental de la culture avait été négligé jusque là. Bien que les idées archaïques des apologistes ne fussent pas complètement écartées, les écrivains récemment apparus donnèrent corps à des pensées et des pratiques linguistiques d'un style nouveau, du moins au Pays Basque Sud: Kardaberaz, Mendiburu, Barrutia, Ubillos, Munibe... Bref, une nouvelle tradition écrite commençait pour l'euskara.

Si la communauté bascophone, dans ses limites traditionnelles, resta unilingue, malheureusement, sur la frontière alavaise -où elle avait déjà abandonné les rives de l'Ebre dès le XVI^{ème} siècle-, un mouvement accéléré de recul territorial s'amorça. Le même phénomène, quoique de moindre ampleur, se produisit des décennies plus tard au sud de la Navarre.

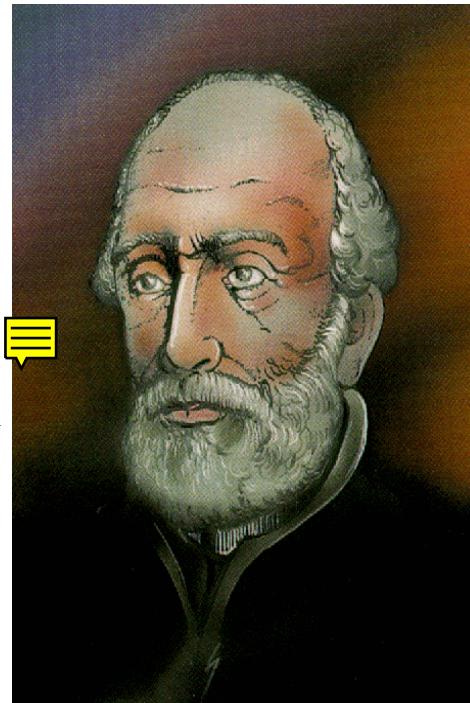
Rappelons également que, malgré les débuts prometteurs du mouvement lancé par Larramendi, l'euskara, dans sa vie sociale, allait rencontrer nombre d'obstacles officiels résultant d'une politique générale de la couronne. La censure institutionnelle prit corps sous la forme de mesures qui eurent une influence néfaste sur le cours des événements dans l'édition: Kardaberaz et Mogel durent affronter ces difficultés et le comte d'Aranda, en tant que ministre, ne manqua pas de donner son avis sur le sujet. Par ailleurs, une nouvelle circonstance politique, l'expulsion des jésuites (1767), mit en danger la continuité de l'école de Larramendi. Allait-il lui arriver pareil sort qu'à l'oeuvre étouffée de Leizarraga?

Dans ce contexte, et en dépit de toutes les insuffisances, le XVIII^{ème} siècle marqua une nouvelle étape du développement de l'euskara écrit qui lui permit de progresser encore.

Manuel de Larramendi (1690-1766)

Manuel de Garagorri y Larramendi naquit à Andoain (Gipuzkoa) et entra dans la Compagnie de Jésus en 1707 à Loyola (Loiola). Professeur à l'université de Salamanque, il y publia ses deux premiers ouvrages relatifs à la langue basque. Il fut également confesseur de la Reine veuve, Marie-Anne de Neubourg, mais quitta vite la cour pour regagner le sanctuaire de saint Ignace (1733) où il demeurera jusqu'à sa mort. Les deux étoiles que son coeur ne laissa jamais s'éteindre, et qui illuminèrent et guidèrent sa vie furent l'euskara et les institutions de son cher Pays Basque.

D'entrée de jeu, les ouvrages de Larramendi nous réservent une surprise: leur date de publication. En effet, ses travaux ont été édités à des époques très diverses, certains du vivant de l'auteur, d'autres longtemps après sa mort, voire très récemment. Le hasard n'y fut pour rien, car seuls ses écrits à caractère plus politique ont été frappés d'ostracisme et sont tombés dans l'oubli muet des archives.



Principales œuvres de Larramendi

1728

De la Antigüedad y universalidad del bascuñez.

Salamanque.

1729

El imposible Vencido. Arte de la Lengua Bascongada.

Salamanque.

1736

Discurso histórico sobre la antigua famosa Cantabria.

Madrid.

(1882)

Corografía o descripción general de la Provincia de Guipúzcoa.

Barcelone.

(1973)

Autobiografía. Saint Sébastien.

(1983)

Sobre los Fueros de Guipúzcoa.

Saint Sébastien.

Larramendi était certes très porté sur la polémique, mais ne pouvons pas dire qu'il ne faisait que céder aux caprices de son tempérament. Il lutta plutôt pour apporter une réponse à des questions importantes qui concernaient l'organisation politique du Pays dont les tensions étaient déjà manifestes de son vivant. En réalité, sa clairvoyance lui permit plus d'une fois d'anticiper sur des processus et des événements aux conséquences très graves pour l'avenir.

Dans son oeuvre, il prend personnellement la parole en tant qu'écrivain aux convictions solidement enracinées et, par le biais de fictions littéraires, il essaie de suggérer, le plus prudemment possible, de nouvelles réflexions et solutions politiques et culturelles.

De tous ses écrits achevés en faveur de l'euskara, il faut dire qu'il nous a laissé des ouvrages d'inégale valeur et de styles divers. Mais, en tout cas, rien de tout ce que dit ou fit Larramendi ne laissa ses contemporains indifférents, et son influence fut grande tant sur sa génération que sur les suivantes.

Pour défendre la langue basque, il utilisa nombre d'idées et d'opinions déjà dépassées pour l'époque, usant à l'occasion des artifices élémentaires du polémiste expérimenté contre des adversaires de renom, mais ignorants de l'euskara, idiome qu'ils étaient supposés attaquer ou mépriser.



Néanmoins, nous devons savoir gré à Larramendi de deux choses éminemment importantes: d'abord, d'avoir ennobli le basque en le dotant d'une norme, ensuite d'avoir fait naître chez beaucoup -contemporains ou non- la volonté d'apporter un soutien à l'euskara, langue qu'il aimait par dessus tout. Dans l'histoire de l'idiome basque, le père Larramendi figure comme l'intellectuel qui insuffla à sa génération, comme personne jusqu'alors, un sentiment d'orgueil et d'estime à l'égard de la langue.

A chaque langue sa littérature

Parmi toutes les langues utilisées par l'homme, y compris les langues actuelles, seules certaines ont obtenu le *statut* de langues écrites. Et toutes celles qui, à un moment donné, y sont parvenues, ne l'ont pas fait dans les mêmes conditions culturelles et socio-politiques. Toute langue commence par vivre, essentiellement, sur les lèvres de ses locuteurs, pour accéder ensuite à des fonctions sociales très diverses, tant dans la vie privée que dans la vie publique, comme moyen de communication orale et écrite entre les citoyens.

Ainsi, le fait qu'une langue passe dans le domaine de la culture scolaire facilite le développement de l'écriture et, par conséquent, des "belles lettres", c'est-à-dire de la littérature. Mais, dans la plupart des cas, le développement littéraire d'une langue ne se produit pas de façon subite: les formes écrites s'affinent progressivement et, en outre, les différents genres littéraires ne subissent pas tous la même évolution.





Il est convenu de faire naître la littérature basque au XVI^{ème} siècle. Comme nous l'avons vu, Etxepare, l'auteur du premier livre basque (1545), faisait clairement état de l'importance qu'il accordait à l'étape littéraire dans le développement culturel de la langue. Cette *opera prima* est, d'ailleurs, une oeuvre totalement littéraire qui mérite tout à fait de figurer dans le cadre des belles lettres. Au cours des siècles suivants, il devient moins évident de déceler l'existence de valeurs littéraires dans les publications en basque. Cela dépend du thème choisi par l'auteur et de l'objectif qu'il s'est fixé ainsi que, naturellement, de ses dons et de son inspiration d'écrivain.

Les fidèles de Larramendi ont toujours insisté sur la nécessité d'une langue basque écrite. Par ailleurs, la société gravitant autour de Loiola dut aussi alimenter ce désir. En effet, il ne faut pas oublier que le médecin de famille d'Azkoitia, village limitrophe du Sanctuaire où vivaient Larramendi et Kardaberaz, n'était autre qu'Etxeberri de Sare, et que les "Caballeritos de Azkoitia", créateurs du théâtre basque, devaient avoir leur siège dans la même localité de la vallée de l'Urola.

Fidèles aux convictions de Larramendi et assumant les conséquences pratiques de ses idées, des écrivains (qui formaient un groupe d'une importance numérique inédite au sud des Pyrénées) produisirent un volume considérable d'écrits au cours des quatre-vingts années qui suivirent (1760-1840).

Cet acharnement permit aux différents dialectes de trouver une place bien à eux, certains parvenant même à donner corps à une tradition littéraire, à caractère dialectal, relativement cohérente. Ce fut une réussite, sans doute, qui répondait de façon satisfaisante aux besoins de l'époque, mais comportait deux lacunes: en premier lieu, un oubli patent de la tradition héritée de l'école de Saint-Jean-de-Luz/Sare et, en second lieu, un refus de créer une norme littéraire commune au-dessus des dialectes, projet dont la réalisation incombera aux générations futures.



Fondamentalement, il est permis de dire que, avec la tradition instaurée par le groupe de Saint-Jean-de-Luz/Sare et l'impulsion donnée à l'écriture par les partisans de Larramendi, la voie de la création littéraire était définitivement ouverte pour l'euskara, dans la mesure où la langue, dès lors, n'était plus du tout étrangère au monde des lettres.

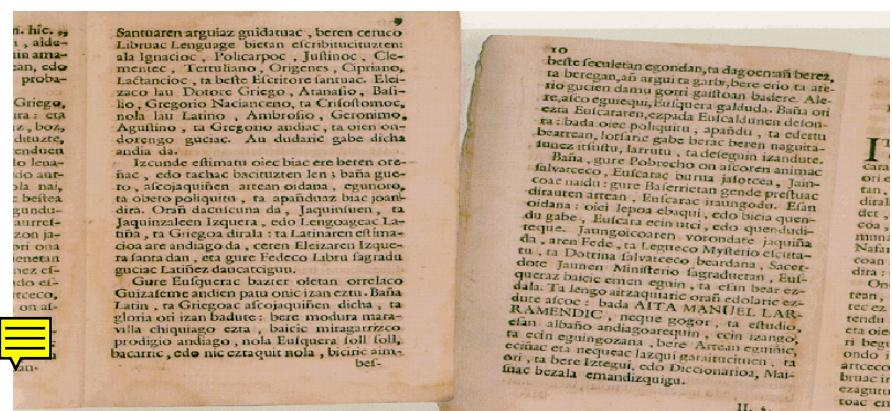


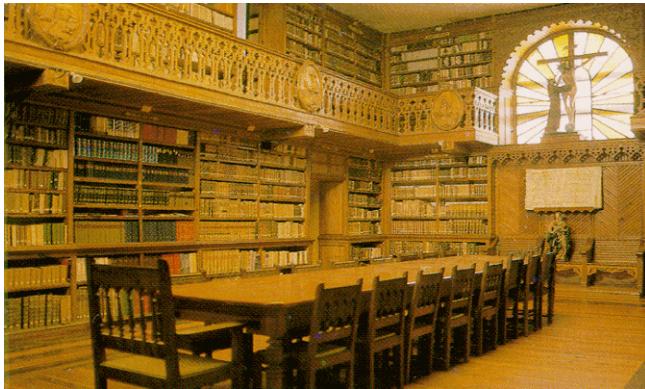
Kardaberaz et la langue basque

Parvenus à ce point, il peut être utile de se remémorer, d'une part, les textes déjà commentés de B. Etxepare dans lesquels le poète exprime ses motivations linguistiques et, d'autre part, ce que nous avons vu chez Etxeberri de Sare. Dans la lignée de l'école de Larramendi, mais avec une tournure d'esprit originale, Kardaberaz est celui qui expose de la façon la plus novatrice les raisons pour lesquelles il est impératif d'oeuvrer en faveur de l'euskara. Les raisonnements sur lesquels Kardaberaz se base et sa caractérisation du défenseur responsable de la langue basque, nous amènent à nous intéresser d'un peu plus près à cet auteur.

La personnalité de ce jésuite d'Hernani était diamétralement opposée à celle de Larramendi: contrairement au fougueux polémiste, il publia en basque une oeuvre considérable et ses contemporains le vénéraient comme un véritable saint. De plus, il n'hésitait pas à justifier ses revendications en faveur de la communauté bascophone. S'il suivit le chemin tracé par Larramendi, reconnaissant par là le mérite de celui-ci, il prit ses distances par rapport au maître à qui il reprochait, notamment, d'avoir trop peu écrit en euskara.

Le père Agustín Kardaberaz (1703-1773) écrivit de nombreux ouvrages en basque, parmi lesquels un petit traité de rhétorique: *Euskeraren berri onak* (Pampelune, 1761). En raison de l'ascendant que son auteur exerçait sur les ecclésiastiques -et, par contrecoup, du prestige dont ces derniers jouissaient aux yeux de la société-, ce petit livre, très succinct, eut un retentissement historique qui dépassa largement tout ce qu'on pouvait attendre d'un ouvrage aussi bref.





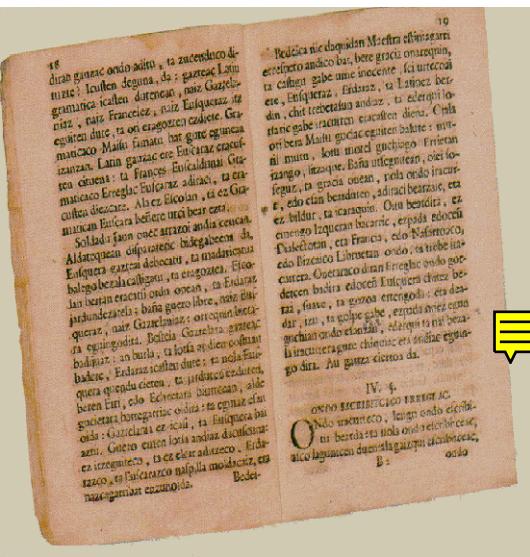
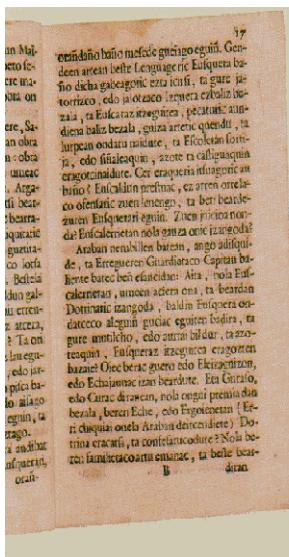
Les partisans de Larramendi trouvèrent de la sorte l'exacte formulation idéologique de leurs préoccupations. En effet, cet essai se révéla être le discours théorico-religieux indispensable au nouveau courant culturel qui y puisa sa cohérence - idéologique et sociale- et dont l'influence aurait pu être décisive si, en 1767, Charles III n'avait pas expulsé la Compagnie de Jésus.



Kardaberaz envisagea la défense de la langue d'un point de vue théologique et pastoral, appliquant les thèses basquianes à son propre travail et aux tâches quotidiennes d'une institution culturellement aussi importante que l'Église. Au cours des deux siècles qui ont suivi et jusqu'à il y a peu de temps, ce raisonnement théologico-linguistique a constitué le fondement théorique le plus communément admis, quoique pas toujours le plus solide, de l'euskarisme des ecclésiastiques.

Kardaberaz mourut en exil, en Italie, dans un petit village près de Bologne. Des quatorze ouvrages qu'il écrivit, cinq furent publiés après sa mort. La vie de saint Ignace (1766), interdite par le comte d'Aranda, ne parut au grand jour qu'en 1901.

L'euskara à l'école



Plus haut, nous avons dit quelques mots de la langue ou des langues utilisées dans nos écoles. De fait, la scolarisation des Basques fut l'une des inquiétudes majeures de nos premiers hommes de lettres: nous avons déjà mentionné l'intérêt que Leizarraga manifesta dans son oeuvre pour l'alphabetisation du peuple basque (*ABC edo Christinoen Instructionea*, 1571).

Aussi n'est-il pas surprenant que Kardaberaz, au moment de mettre entre les mains des croyants le message de la religion chrétienne, rappelle à son tour, faisant allusion à l'instruction primaire, les mauvais traitements réservés à l'euskara dans les classes du Pays Basque.

A propos des méthodes d'enseignement qui bafouaient les droits linguistiques de l'enfant, Kardaberaz n'hésita pas à dénoncer expressément la situation en vigueur:

"Il n'existe au monde aucune langue plus infortunée que le basque, cet idiome qu'on veut faire disparaître de la société, en l'interdisant dans les écoles où celui qui le parle est marqué d'un signe distinctif ou puni du fouet, comme si le basque n'était pas notre langue maternelle et originale, comme si s'exprimer en basque était le plus grand des péchés. Y a-t-il plus grande folie que celle-là?"

Kardaberaz reprend à son compte la question posée par un capitaine alavaïs, un de ses amis, en soulignant ses propres idées:

"Comment est-il possible, dans les villages basques, de bien éduquer les enfants et de leur dispenser un enseignement religieux approprié, alors que tous les efforts sont faits pour enfoncer l'euskara et qu'on interdit à nos enfants de parler basque en les menaçant du fouet?"

Le jésuite d'Hernani applaudit au comportement d'"un grand maître" (certainement Etxeberri de Sare) en raison, précisément, de sa conception radicalement différente de l'école:

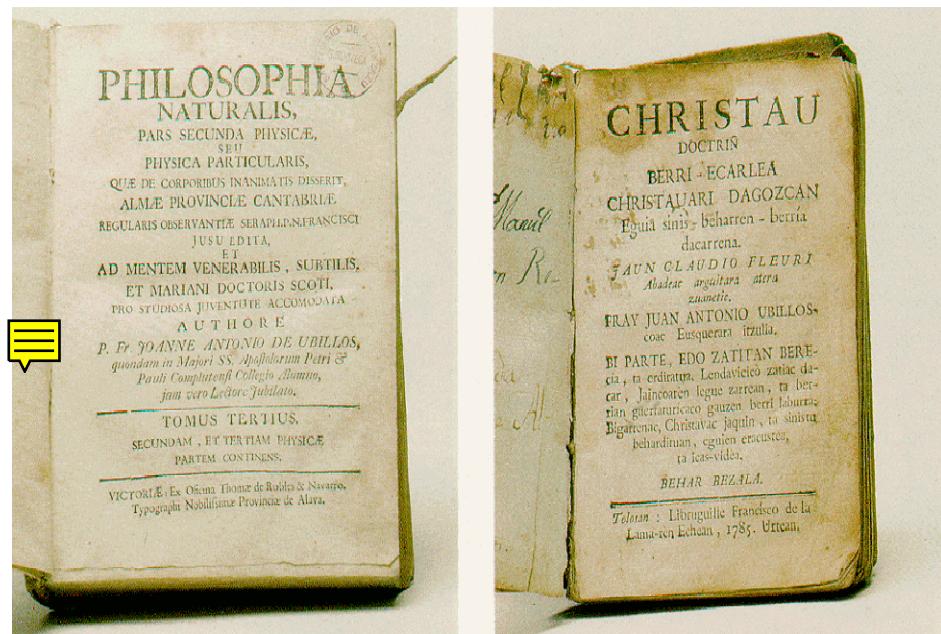
"Il traitait aussi en basque les questions relatives au latin. Et aux Basques français, il enseignait et expliquait les règles de grammaire en euskara. C'est pourquoi l'euskara ne doit pas être négligé, ni à l'école, ni en grammaire".

Cette revendication -non seulement d'un enseignement *de* l'euskara à l'école, mais aussi de l'utilité et de la légitimité d'une pédagogie en euskara- allait ouvrir la voie à l'école basque du futur.

Siècle des lumières et modernité

Le réformisme du Siècle des Lumières européen trouva, parmi les adeptes qu'il fit dans la Péninsule, ses plus actifs défenseurs chez les dénommés "Caballeritos de Azkoitia". En outre, la "Real Sociedad Bascongada de los Amigos del País" (1764) parrainée officiellement par la couronne se révéla, à maints égards, être le modèle le plus fécond d'association.

Leurs desseins s'articulèrent principalement autour de deux objectifs clairs: d'une part, se tenir au courant des derniers progrès et des techniques les plus récentes dans l'Europe des Lumières; d'autre part, développer, sur le plan institutionnel, des activités susceptibles de permettre la mise en pratique de ces techniques nouvelles dans le contexte culturel et socio-économique du Pays Basque. À cet effet, la Sociedad Bascongada noua des relations d'amitié avec les milieux encyclopédistes français et, plus généralement, tous les cercles éclairés d'Europe. Elle accorda des bourses à quelques jeunes privilégiés qui découvrirent ainsi divers pays, depuis la



France jusqu'au Danemark et à la Suède, au cours de longs voyages et séjours d'études; et créa le séminaire royal de Bergara.

Même si la Sociedad Bascongada, en tant que telle, ne consacra pas au problème linguistique autant d'attention et d'énergie que l'école de Larramendi, il ne faut pas oublier que, dans ce domaine, elle prit des initiatives originales. Jusqu'en 1776 au moins, il exista au sein de la Sociedad un secteur euskariste lucide et actif concentré à Azpeitia-Azkoitia-Bergara. Par la suite, les "Caballeritos" se chargèrent de reprendre - dans les limites imposées par le régime des Bourbons - un programme (celui de Larramendi) dont la valeur était certes reconnue, mais dans un climat intellectuel assurément nouveau.

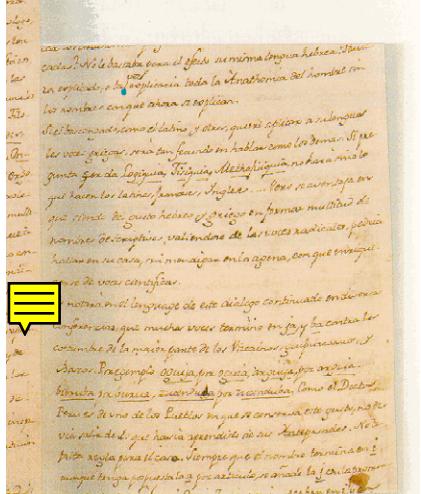
Il convient d'ajouter qu'à l'époque, certains penseurs pré-nationalistes en Europe prétaient déjà attention au basque (Bowles, 1775; Herder, 1784, etc.), et que leurs idées étaient parvenues très tôt jusqu'à nous, comme le prouve certain texte de Mogel. Faut-il y voir l'une des sources du nationalisme linguistique évoqué plus loin? Des études récentes (Basurto, Altzibar) font remarquer que l'hypothèse ne manque pas d'intérêt, aussi ne serait-il pas inutile d'apporter quelques précisions à ce sujet.



Dans ses statuts, la Sociedad recommandait (pour la première fois, semble-t-il, dans le cas d'une entité laïque) de cultiver la langue et la poésie basques, et de recueillir les publications euskariennes. Pourtant, du fait d'hésitations et de contradictions propres aux milieux éclairés de l'époque bourbonienne, l'euskara resta en dehors des programmes d'étude, même si les enfants de certains nobles fondateurs de la Sociedad (Peñaflorida, Narros, etc.) participèrent à des examens publics au cours desquels ils déclamaient en basque.

Les principaux membres directeurs de la Bascongada avaient une grande estime pour la langue basque et Xavier de Munibe lui-même, comte de Peñaflorida et fondateur de la Sociedad, écrivit une pièce de théâtre bilingue: *El Borracho burlado* ainsi que des œuvres littéraires pour les réunions du cercle éclairé d'Azkoitia. Par ailleurs, la Sociedad chargea Aizpitarte de rédiger un dictionnaire qui devait être le complément castillan-basque de celui de Larramendi (1773). Un autre membre, l'Alavaïs Egino, fidèle aux préoccupations des générations passées, présenta une ébauche d'apologie et de grammaire de l'euskara (1775).

En outre, nous devons rappeler le débat que la politique scolaire en vigueur suscita parmi les membres de la Bascongada, et déclenché par une lettre dans laquelle des Alavaïs dénonçaient l'exclusion de l'euskara de l'enseignement comme une aberration pédagogique (1772, 1775). Les Basques éclairés n'étaient donc pas insensibles aux problèmes linguistiques inhérents à la modernisation du Pays. La preuve en est que l'un d'entre eux, l'écrivain J. A. Mogel (1745-1804), s'était même intéressé aux questions de modernisation du *corpus* de l'euskara.



Comme Etxepare l'avait fait avant lui, Axular s'était prononcé dès 1643 sur le retard que prenait l'euskara à ne pas être utilisé, comme langue écrite, dans tous les domaines à l'instar des autres langues:

"Si on avait écrit en basque autant de livres qu'en latin, français ou d'autres langues étrangères, l'euskara serait aussi riche et aussi adapté que ces idiomes".

De toute évidence, ces écrivains avaient en tête la modernisation dont toute langue fait l'objet dès lors qu'elle est couramment utilisée pour analyser et traiter les questions que l'évolution de la société suscite en permanence.

Au XVIII^{ème} siècle, le dictionnaire de Larramendi (1745) pallia, dans une certaine mesure, le retard pris par l'euskara sur le plan lexical. C'est pourquoi, à l'opposé de ceux qui sous-estimaient les ressources du basque, Kardaberaz, au moment de composer un dictionnaire plus complet, soulignait l'importance de l'oeuvre lexicologique de Larramendi. La même préoccupation se retrouvera, plus vive encore, chez Mogel.

En général, quand on évoque la personnalité de Mogel, c'est surtout à son oeuvre *Peru Abarka* qu'il est fait allusion. Sur le plan linguistique, Mogel s'intéressait principalement à la pureté de la langue et à ses capacités expressives. Il souhaitait tirer du peuple toute sa richesse d'expression, et dénonçait le peu de cas que l'aristocratie basque faisait de l'euskara tout comme la haine de sa propre langue que le système scolaire tendait à inculquer. Pourtant, tout en se souciant de pureté linguistique recueillie de la bouche même du peuple, Mogel revendiqua également pour le basque le droit de s'approprier une terminologie étrangère, c'est-à-dire le droit à l'emprunt terminologique tel qu'il se pratiquait dans le langage scientifique. Voici comment il exprimait sa pensée (1802):

"Il est communément reproché à notre langue de ne pas avoir de mots scientifiques et, de ce fait, d'être pauvre, du moins dans ce domaine [...]. Si le Basque imitait ceux qui, en latin ou tout autre langue, acceptent volontiers les mots grecs, son discours serait tout aussi ad hoc que prolifique".

Soulignons l'actualité de ces propos à l'heure où la normalisation terminologique constitue l'un des aspects de la modernisation des langues, non seulement de l'euskara, mais aussi de quelques-unes des principales langues de culture.

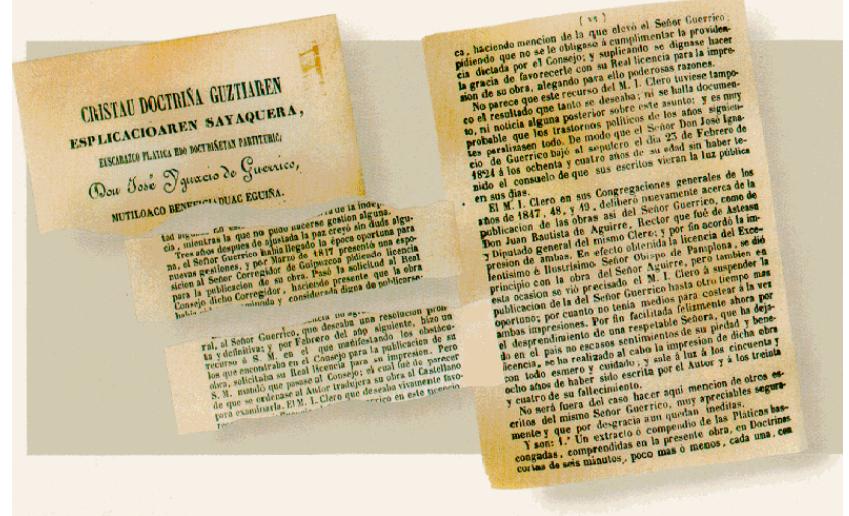
La langue face aux obstacles politiques

S'inspirant de la politique suivie en France par Louis XIV pour imposer le français (1661-1715), la dynastie des Bourbons, récemment installée sur le trône d'Espagne (1714), lança une nouvelle politique linguistique dans la Péninsule. En effet, la monarchie souhaitait donner une image de plus grande unité, y compris dans le domaine de la langue.

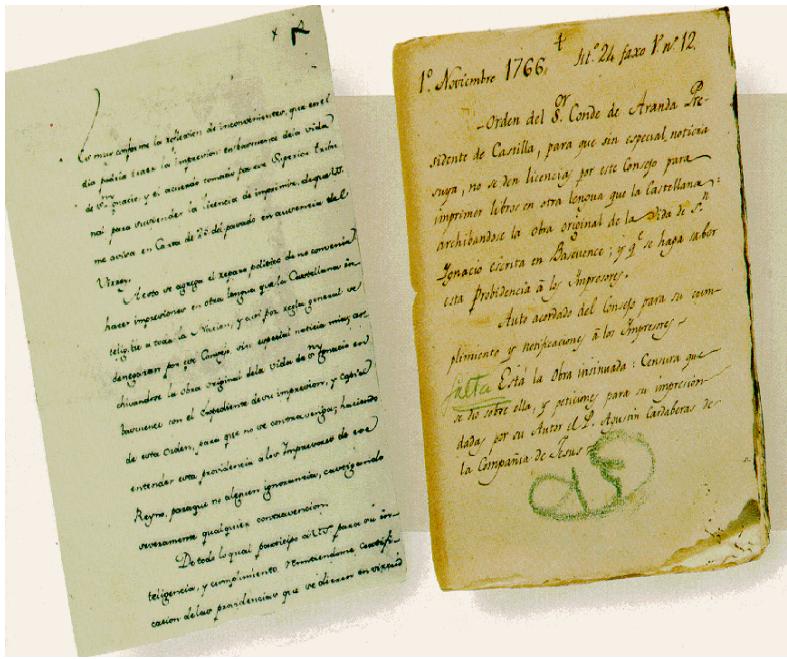


Cette nouvelle politique fut d'abord imposée aux territoires catalans de la couronne d'Aragon, par l'intermédiaire de lois très strictes (*Ley de Nueva Planta*, 1716) et de décisions administratives plus contraignantes encore: c'est à cette époque que l'usage écrit du catalan fut interdit dans l'administration.

Dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, au cours des années 1760-1780, les dirigeants, se réclamant du "despotisme éclairé", essayèrent d'appliquer la même politique au reste des territoires péninsulaires et américains. C'est alors que furent rendues, à l'encontre des langues américaines, les ordonnances royales les plus humiliantes de toute l'histoire coloniale hispano-américaine.



Ce contexte précis nous aide à mieux comprendre pourquoi les autorités de l'époque mettaient autant d'entraves à la publication de livres en basque. L'exemple le plus flagrant en est certainement le brevet du ministre Aranda (1766) qui interdisait au père Kardaberaz de publier sa *Vida de San Ignacio*. D'après ce que nous apprend ce document, il s'agissait d'établir un critère politique général pour tous les ouvrages qui ne fussent pas écrits en castillan. Le ministre énonce son propos dans ces termes:



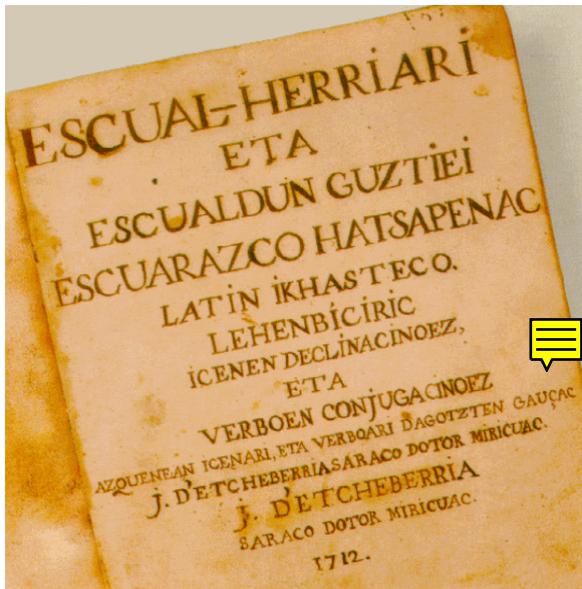
"A cela s'ajoute le souci politique de ne pas agréer l'impression d'ouvrages dans une autre langue que le castillan, seule intelligible par toute la Nation, aussi, en règle générale, [les autorisations] seront-elles refusées par ce Conseil, sans notification particulière de ma part, et l'oeuvre originale en basque de la Vie de Saint-Ignace [de Loiola] sera-t-elle archivée".

Cette politique générale d'interdictions s'exercera au cours des années suivantes: l'interdiction va devenir la norme et les autorisations ne seront plus concédées qu'exceptionnellement. Dans ces conditions, J. I. Gerriko (1740-1824) dut surmonter une série d'obstacles quasi infranchissables pour parvenir à publier ses œuvres.



■ Les échanges culturels

A l'aube de l'époque contemporaine, toute une génération d'écrivains se retrouva dans une situation contradictoire et inquiétante: enthousiasmés par les innovations du Siècle des lumières européen, ils devaient néanmoins affronter les difficultés officielles créées par le despotisme éclairé espagnol. C'est à cette époque que des auteurs basques comme Astarloa ou Mogel (à la fois si proches et si différents) eurent la possibilité de dialoguer avec des observateurs ou des voyageurs étrangers tels que W. von Humboldt (1801), ou de débattre avec des interlocuteurs comme Traggia (1802) dans le cadre des projets du ministre Godoy. Ce fut sans conteste une période d'échanges passionnés.



Dès l'époque des pèlerinages à Saint-Jacques-de-Compostelle, l'originalité linguistique de l'euskara avait attiré l'attention des voyageurs qui traversaient le Pays Basque. Dans certains cas, d'illustres humanistes et d'éminents linguistes exprimèrent par écrit l'intérêt que le basque suscitait chez eux. Et leurs réactions vis-à-vis de l'euskara, qu'elles fussent d'admiration ou de mépris, ne laissèrent jamais insensibles les Basques dans leur ensemble, tant ceux du Pays que ceux de la diaspora. En effet, comment les enfants d'Euskal Herria pouvaient-ils rester indifférents au jugement porté sur cette langue qui faisait partie intégrante de leur vie, y compris dans l'émigration, et leur permettait de s'affirmer socialement?

Les communautés d'émigrés basques, notamment dans l'Amérique coloniale, subirent un processus de regroupement ethnico-social au centre duquel la langue était perçue comme une valeur spécifique et noble (tel fut le cas à Mexico et Lima, au XVII^{ème} siècle surtout). Ce cas particulier mérite incontestablement d'être étudié. Un autre phénomène intéressant, quoique différent, est celui du pidgin bascoïde qui a dû traverser l'Atlantique Nord, depuis l'Islande jusqu'au Labrador, en tant que "langue franque" et, à l'occasion, s'implanter durablement sous la forme de toponymes.

A l'extérieur du Pays Basque, l'euskara fait aussi quelques brèves apparitions, dès la Renaissance, sous la plume d'auteurs célèbres dans les pays voisins; puis, sous des formes diverses, aux confins des territoires américains que la colonisation européenne a atteints aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles.

Avant d'aborder tout cela, nous voudrions évoquer la démarche inverse, et rappeler que les traductions en euskara ont représenté une bonne partie de la production littéraire basque de 1545 à 1879. Parfois, créer c'est aussi traduire, recevoir de l'autre.

■ La traduction dans la production littéraire basque

Pour évaluer l'importance de la traduction dans la production littéraire, sur la période qui va depuis la parution du premier livre basque (1545) jusqu'à la Renaissance Basque (ici 1879), il s'impose d'analyser quelques caractéristiques générales de l'édition en euskara.

Actuellement, sont publiés en un an plus de livres (de plus de 50 pages) qu'au cours de trois siècles et demi d'histoire: 828 éditions en 1990 contre 588 de 1545 à 1879.

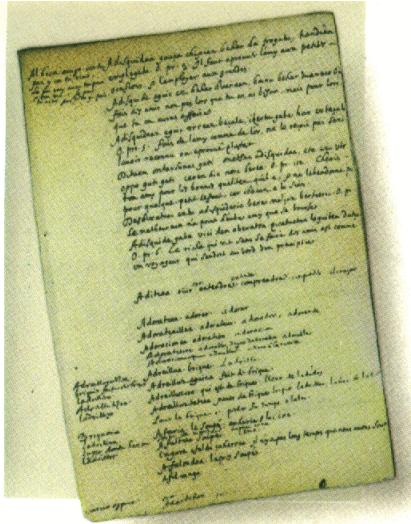
Notons que, dans la période considérée, il y eut 588 éditions de 194 livres, ce qui peut nous sembler énorme aujourd'hui, d'autant que cette politique de réédition répondait vraisemblablement aux besoins de classes sociales bien définies (livres religieux: doctrines, sermonnaires, Imitation de Jésus-Christ, etc.).

DIALECTES	EDITIONS	LIVRES	ORIGINAUX
Biscaïen	76	26	14
Navarro-gipuzkoan	195	76	47
Navarro-labourdin	259	78	34
Souletin	58	14	6
TOTAL	588	194	101

Eu égard à la langue *standard* actuelle, il peut être intéressant d'évaluer la production littéraire par dialecte, de façon à avoir une idée de l'évolution dans le temps du profil géographico-dialectal des auteurs et de leurs œuvres: jusqu'en 1900, 30% des auteurs et des œuvres peuvent être classés comme Gipuzkoans, tandis que le biscaïen représente 22,5% du total et le labourdin seulement 14,5%.

Dans ce contexte général, la traduction représente une proportion importante de la production éditoriale: sur la totalité des livres parus à l'époque, 101 étaient des textes originaux et 93 des traductions ou des adaptations plus ou moins libres.





Cela ne fait que mettre en évidence deux aspects d'un même phénomène: la production littéraire proprement euskarienne n'a pas bénéficié d'un élan de créativité vraiment puissante et originale; mais, à l'inverse, elle peut être considérée comme une fenêtre ouverte sur les courants d'idées extérieurs au Pays Basque et un lieu d'échanges culturels. En effet, nous pouvons constater que certains auteurs, y compris étrangers, sont venus à la littérature basque et l'ont enrichie.

nihil barbari aut stridoris aut anhelitus habet, lenissima est et suauissima, estque sine dubio uetustissima et ante tempora Romanorum illis finibus in usu erat.

J. J. Scaligerus

Etrangers, voyageurs et euskaldunberris

Les voyageurs européens qui arrivaient au Pays Basque devaient affronter une réalité inattendue. À ce propos, le Français Manier écrivait en 1736: "la difficulté majeure que nous rencontrions, l'usage du français soudain disparaissait, était d'entendre parler non pas espagnol, mais biscaïen, une langue plus ardue encore que l'allemand". Dans le même registre, l'évêque de Porto avait dit plus succinctement: c'est une terre peuplée d'hommes féroces qui parlent une langue inconnue" (1129), tandis que pour l'humaniste italien A. Navagiero, cette langue "est la plus nouvelle et la plus étrange que j'aurais jamais vue ou entendue" (1528).

Jona andie gurutxsa etan
be harda er remedio =
Iaun handia, gaurta gurietan
behar da erremedio.

Pantagruel, 1542

Pour surmonter l'obstacle de la langue, d'aucuns eurent l'idée de concevoir les premiers vocabulaires basques à l'usage des pèlerins et des voyageurs: ce fut le cas du prêtre français A. Picaud en 1139, du chevalier allemand A. von Harff en 1499, de l'humaniste hispano-italien L. Marineo Sículo (1530) et de l'Italien N. Landucci (1562).

Zure urregi ederrak
Ene lastaná
Caufiturrik naue
Librea ninzaná

Lope (1615)

Parallèlement à cet intérêt pratique pour l'euskara, de nombreux savants étrangers de grand renom contribuèrent, à partir de la Renaissance, à faire connaître notre langue à l'extérieur du Pays Basque: nous pourrions citer comme les plus importants, eu égard à l'intérêt que leur oeuvre a suscité, J. J. Scaliger (1599-1605), G. Mayáns i Siscar (1737), L. Hervás y Panduro (1784, 1789-1805, 1808), W. von Humboldt (1817, 1821), entre autres. Oihenart, touché par l'éloge de Scaliger, rapporte cette citation: "le basque est une langue très douce et, sans doute, très ancienne et parlée dans ces contrées avant l'époque des Romains".

Aux philologues, il faut ajouter les hommes de lettres qui recueillirent dans leurs ouvrages quelques-uns des premiers exemples d'euskara imprimé. Ce cas d'illustres auteurs français et espagnols. En effet, nous devons à des écrivains castillans -et, en premier lieu, au marquis de Santillana (éd. de 1508)- d'avoir fait apparaître pour la première fois des phrases basques dans un texte imprimé. Dans sa *Comedia Tinelaria*, Torres Naharro (1513) emploie, par exemple, la formule juratoire "Bai fedea". Et, quelques années plus tard (1536), dans l'une des éditions de *La Célestine*, on peut trouver un texte plus long, le "Canto de Peruco", qui commence par un "Lelo lirelo çarayleroba" pour le moins incompréhensible.



Parmi les textes archaïques basques, il en est un assez célèbre que Rabelais reproduisit dans *Pantagruel* (1542), lorsque Panurge, au milieu d'un discours polyglotte, donne la version basque de ses propos: *Jona andie guaussa etan be harda er remedio* qui, en système orthographique ancien, pourrait se lire *Iaun handia, gauça gucietan behar da erremedio*, etc., c'est-à-dire "Grand Seigneur, il faut un remède à toutes choses", etc. Dans un style plus châtié, citons aussi le court poème basque de Lope de Vega (1615), dont la signification est limpide: *Zure vegui ederroc / Ene lastaná / Cautivaturik nave / Librea ninzaná* ("Tes beaux yeux, ô mon aimée, me gardent prisonnier, moi qui étais libre").

Cependant, la contribution des philologues et littérateurs relève plutôt de l'anecdote, et plus déterminante fut celle de ces étrangers qui, installés au Pays Basque, apprirent l'euskara puis s'appliquèrent de façon exemplaire à développer la langue écrite. À cet égard, nous nous contenterons d'évoquer deux figures emblématiques: Materre et Pouvreau.

Le père Etienne Materre, d'origine française, était arrivé au Pays Basque, vraisemblablement à Ciboure, vers 1611. Très vite, il apprit le basque à Sare, aux côtés d'Axular et, en publiant son ouvrage *Dotrina Kristiana* en 1617, il devança de dix ans le groupe d'écrivains de Saint-Jean-de-Luz/Sare. Il faut admettre que la décision et le dévouement du nouveau venu est pour le moins surprenante. D'ailleurs, dans le prologue, Materre se montre quelque peu embarrassé d'avoir osé écrire en euskara sans être basque d'origine. Outre sa fonction de catéchisation, le livre de Materre, qui compta Axular comme censeur, visait à atteindre d'autres buts culturels: notamment, permettre d'apprendre à lire et à écrire en basque, un objectif qui est tout à l'honneur de ce précurseur des *euskaldunberris* (= néo-bascophones) du futur.

Sylvain Pouvreau était également étranger. Néanmoins, avant de venir au Pays Basque, il avait eu l'occasion d'en apprendre la langue chez l'abbé de Saint-Cyran, dirigeant basque du jansénisme français, au service duquel il était entré comme assistant. Lorsqu'il arriva en Euskal Herria, il compléta sa formation en quelques années (1639-1644). Tout en poursuivant ses études, Pouvreau se consacra avec passion à cultiver l'euskara, les ouvrages qu'il nous a

légués témoignant de sa ferveur linguistique: d'une part, de longues traductions et, d'autre part, des travaux sur la langue (Grammaire et Dictionnaire). Si les premiers furent publiés du vivant de l'auteur (1656-1665), les derniers -en dépit de publications partielles (1881-1892)-, en particulier son Dictionnaire, ne sont jamais sortis des archives. Même si Pouvreau rentra chez lui, il fit preuve d'une grande fidélité à la langue qu'il avait apprise parmi nous, se souciant de la publication de ses ouvrages basques et effectuant quelques visites au Pays.

Dans le cadre des rapports entre les langues et entre les peuples, la place de choix que la traduction a occupée dans l'histoire de la littérature basque est évidente. Pourtant, nous ne devons pas oublier un autre type de rapport interlinguistique. Nous voulons parler des ouvrages en euskara destinés à l'apprentissage de langues étrangères: *Tresora hirur lenguiaietakoa* (Bayonne, 1642), de Voltoire, et *Eskuarazko hatsapenak latin ikasteko* (1712), d'Etxeberri de Sare. Dans le premier cas, il s'agit d'un ouvrage trilingue conçu pour faciliter l'étude comparée du français, du castillan et de l'euskara.

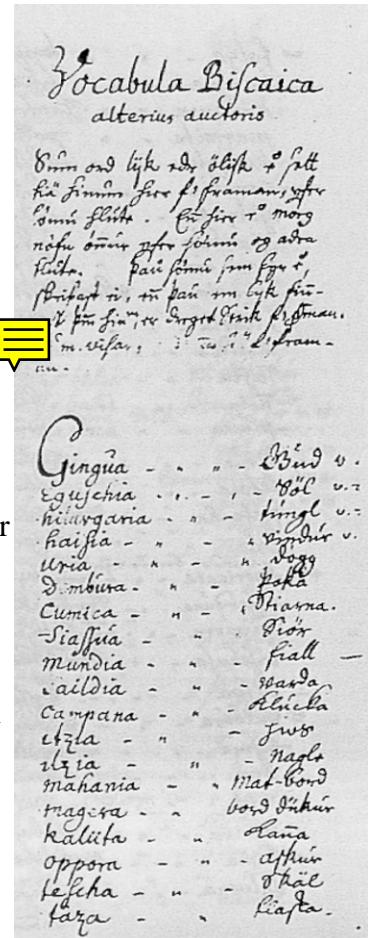
D'une façon générale, pèlerins, voyageurs, immigrants ou natifs, tous s'efforçaient -dans un sens ou dans l'autre- de réduire la distance sociale interlinguistique qui séparait les *erdarak* de l'euskara.

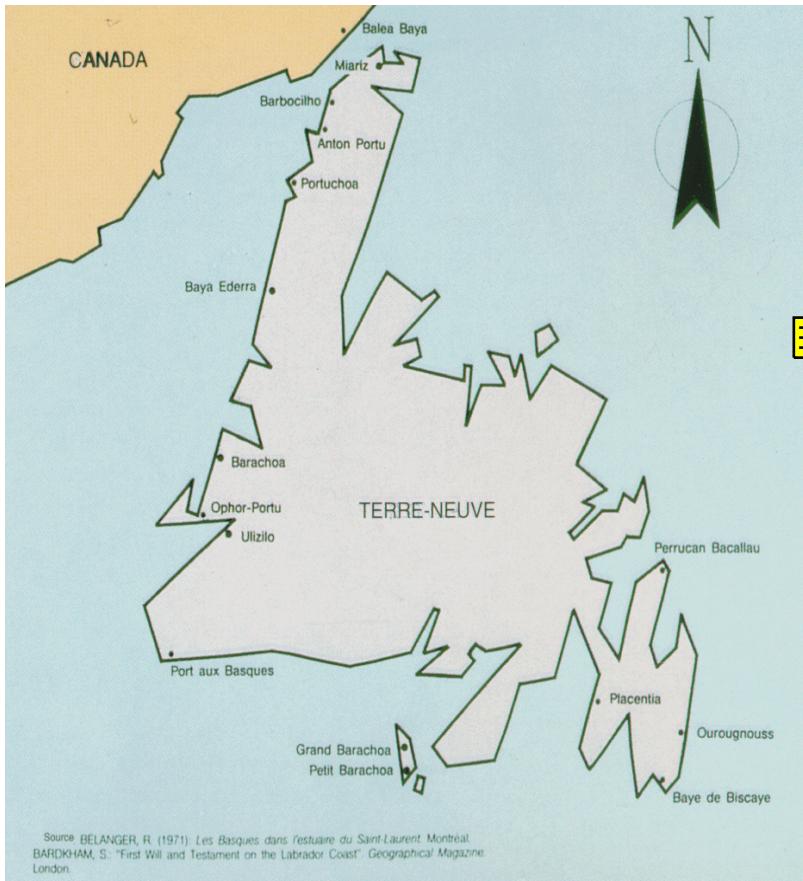
Dans l'Atlantique Nord

Au XVII^{ème} siècle, l'épanouissement de la littérature basque semble lié à la prospérité économique de Saint-Jean-de-Luz (Labourd) en tant que port de pêche. Comme l'historien Gipuzkoan Isasti le rappelait en 1625: "Chaque année, les Gipuzkoans quittent les ports de la province à bord de nombreux navires et mettent le cap sur Terre-Neuve, une région septentrionale extrêmement froide et presque inhabitable". Comme les milliers de marins et pêcheurs des ports d'Hegoalde et Iparralde qui empruntaient les routes maritimes étaient bascophones, ils emportaient la langue basque avec eux, vers d'autres mers et d'autres ports.

C'est par le trafic maritime et les activités commerciales qui en découlaient que le basque fut transmis à des groupes linguistiques étrangers au Pays. Nous voulons parler, d'une part, de l'implantation de l'euskara en Amérique du Nord par l'intermédiaire des pêcheries et, d'autre part, de sa diffusion dans tout l'Atlantique Nord, jusqu'au Spitzberg, parmi les gens de mer des pays riverains.

Nous connaissons des glossaires basque-islandais conçus au XVII^{ème} siècle pour faciliter la communication entre les hommes du Nord et les marins basques (Denn 1937, Hualde 1984). En effet, du fait de leur habileté à chasser la baleine, les Basques purent en contrôler le marché européen au XVI^{ème} siècle (R. Grenier) et, au XVII^{ème} siècle, leur réputation était encore telle que Hollandais et Anglais les engageaient pour des campagnes.



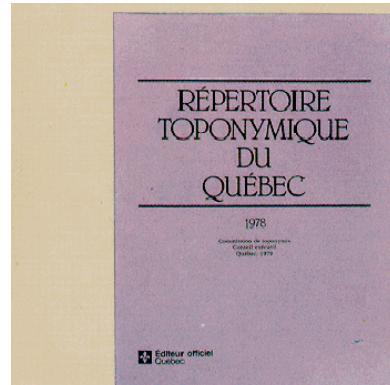


Ces pêcheurs allèrent jusqu'au Canada pour chasser la baleine au Labrador et pêcher la morue à Terre-Neuve. La présence des Basques dans ces régions a dû être assez durable, et leur nombre assez important, pour qu'une toponymie euskarienne se soit enracinée et conservée jusqu'à nos jours. À cet égard, on estime à un millier le nombre de marins pêcheurs qui, rien qu'à Red bay (au Labrador, en face de Terre-Neuve), travaillaient chaque année du printemps à décembre. Les documents conservés dans les archives basques, espagnoles et françaises ont servi récemment (1979-1985) à localiser les vestiges des installations terrestres et les épaves des navires disparus dans cette zone.

La littérature basque se fit l'écho de cette activité de pêche et, dans une moindre mesure, de négoce. Le *Manual Devotionezcoa d'Etxeberri de Ciboure* (1627), par exemple, comprend quelques prières pour les baleiniers, et M. de Hoyarzabal prépara une version de l'art de naviguer qu'il intitula: *Liburu hau da ixasoco nabigacionekoa* (1677).



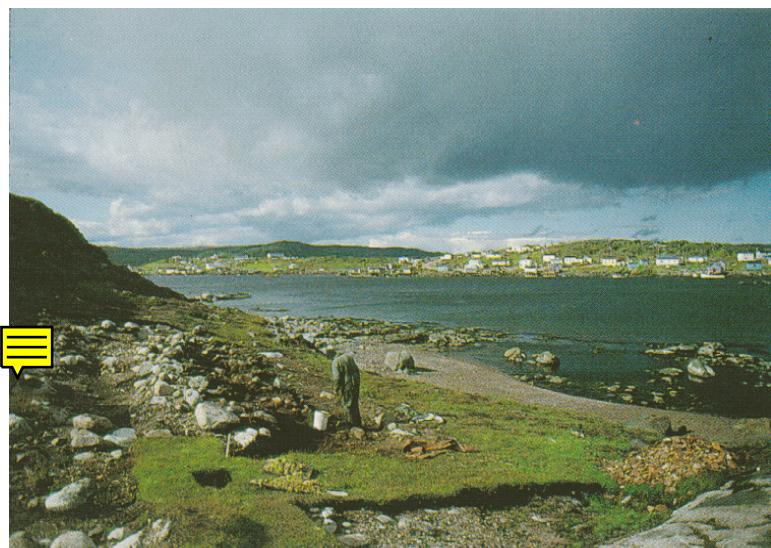
Sur le plan commercial, le besoin de communication interlinguistique dut se faire sentir très tôt et les Basques allaient parfois jusqu'à laisser à terre l'un de leurs mousses pour qu'il pût apprendre la langue du pays de la bouche des Indiens. En sens inverse, nous savons que ces derniers réussirent à acquérir des notions de basque au point que, lors de leurs premiers contacts avec les Français, ils s'adressaient à eux dans une espèce de *sabir* ou *pidgin* bascoïde ("Les Canadiens ne traitent parmi les Français en autre langue qu'en celle des Basques", déplorait De Lancre en 1610).



Dans le réquisitoire de De Lancre contre les "mauvais anges, contre les démons et les sorcières" (de. de 1610), nous retrouvons un texte qui parle de la double présence de l'euskara des deux côtés de l'Atlantique: "Les basques vivent le long de la côte, de la mer, ou bien égarés et un peu avancés dans la montagne, et s'appelaient anciennement Cantabri. Ils ont un langage fort particulier: et  que le pays seul parmi nous qui sommes Français, se nomme le pays de Basques, si est-ce que la langue Basque s'étend beaucoup plus avant. Car tout le pays de Labourd, la basse et haute Navarre et une partie d'Espagne parlent Basque, et pour malaisé que soit le langage, si est-ce qu'outre les Basques la plupart des Bayonnais, haut et bas Navarrais, et Espagnols circonvoisins pour le moins ceux des lisières le savent. Et m'a-t-on assuré qu'en l'an 1609, le sieur de Mons disputant au privé conseil du Roi contre quelques gens de Saint-Jean-de-Luz, certains dommages et intérêts qu'ils disaient avoir faits et soufferts pour avoir envoyé quelques navires en Canada, il lui fut maintenu que de tout temps et avant qu'il en eut connaissance les Basques y trafiquaient: si bien que les Canadiens ne traitent parmi les Français en autre langue qu'en celle des Basques."

Ce texte unique de l'époque retrace l'attachement de la population à sa propre langue et sa force d'implantation sur les terres américaines.

Cette intégration sociale du basque explique qu'on puisse trouver aujourd'hui des toponymes d'origine véritablement euskarienne sur des terres aussi éloignées du berceau historique de la langue que Terre-Neuve, dont la carte nous fait découvrir *Portuchoa*, *Baya Ederra*, *Placentia Bay*, etc. C'est, sans aucun doute, une autre preuve de la vitalité de l'idiome.

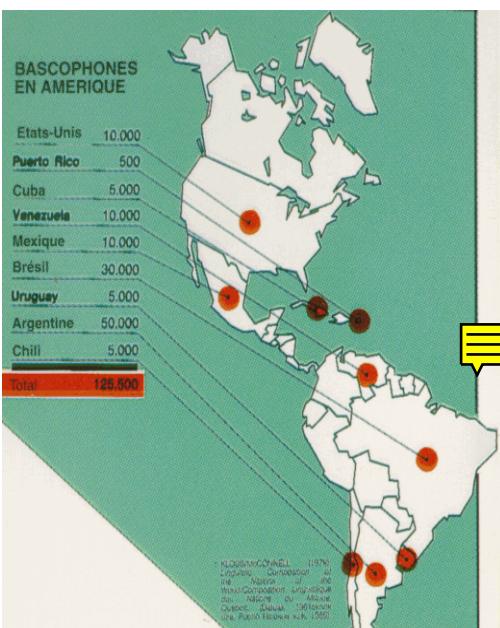


En outre, parmi les noms officiels actuels qui composent le *Répertoire Toponymique du Québec* (Québec, 1978), certains sont des allusions évidentes, en langue française, aux activités de nos pêcheurs: *Anse au Basque*, *Cap du Basque*, *Collines du Basque*, etc.

Voilà comment le passé de l'euskara et de ses locuteurs continue à vivre de nos jours au Canada.

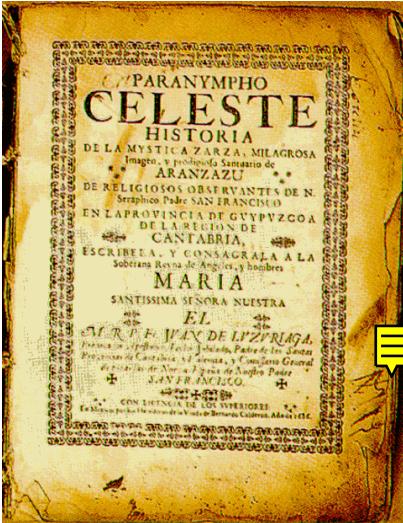
Amérique: le basque des émigrants

Avec la découverte du Nouveau Monde (1492), le peuple basque -pêcheur, navigateur ou négociant- trouva dans la colonisation américaine un moyen d'absorber ses excédents démographiques: c'est à cette époque que commença l'émigration basque vers l'Amérique, mouvement de population qui, en dépit des fluctuations, n'a pratiquement marqué aucune pause depuis lors.



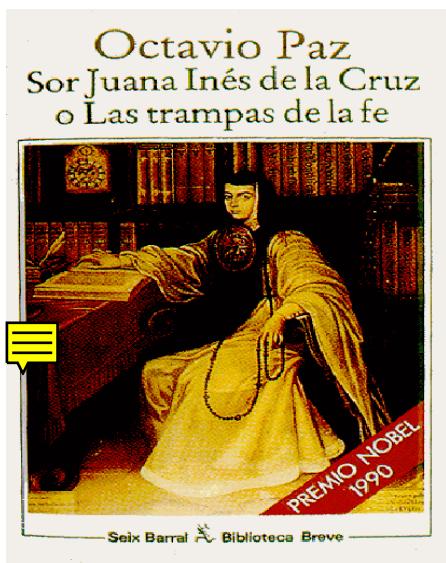
Nous ne disposons, hélas, d'aucune étude complète sur la situation linguistique des colons basques du Nouveau Monde avant l'indépendance. Cependant, certains éléments permettent de supposer que les créoles de la première ou deuxième génération continuaient à parler l'euskara de parents ou d'aïeux bascophones. Cela est encore plus évident lorsque les communautés basques se regroupèrent en confréries autonomes, généralement en opposition à des conseils civils ou ecclésiastiques, voire à des groupes ou des classes sociales.

Ainsi, la colonie basque de Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne, constitua une puissante association autour de la "Cofradía de Nuestra Señora de Aránzazu" qui réunissait des Basques européens et créoles (1671). Cette association devint très vite une institution de première importance sur le plan économique et social, suscitant du coup une grande animosité. Pour y faire face et se renforcer, elle s'associa à une autre confrérie basque, celle de saint Ignace, puis créa le "Colegio de las Vizcaínas" (1734). La Cofradía s'établit aussi à Lima, la Ville des Rois où, en 1647, la consécration de l'image de la Vierge donna lieu à des fêtes solennelles.



A l'occasion de cet événement socio-religieux, fut édité à Lima un livre commémoratif contenant de longs textes en euskara. Ce ne fut pas le seul cas dans le genre puisque la première histoire du sanctuaire Gipuzkoan ne fut pas imprimée en métropole, mais à Mexico (*Paraninfo Celeste*, 1687). Et, nous savons qu'au cours des célébrations basco-créoles, la langue basque était perçue comme un signe de noblesse et marquait l'appartenance à un groupe. Dans ce contexte, il convient d'évoquer la personnalité d'une Mexicaine incomparable, Sor Juana Inés de la Cruz.

Sor Juana Inés de la Cruz (1648-1695), l'immense poétesse baroque du Mexique, était fille naturelle d'un Basque et déclarait avec fierté appartenir "à notre nation basque". En outre, elle vécut à une période où la communauté basco-mexicaine était bien organisée, influente, parfois même toute-puissante. Nous devons à Sor Juana Inés des chants de Noël (1685) dans lesquels retentit la voix de l'euskara de son père et des milieux basques de Mexico: "Notre mère Andre Maria, / Pourquoi t'en vas-tu vers les cieux? / Et, dans ta demeure d'Arançazu / Ne veux-tu point rester? [...]. Galdu naiz, hélas elle nous quitte, / Nere vici gucico galdu naiz. / Guasen galanta avec toi, / Guasen, nere lastaná, / Au ciel, ô Biscaye / Tu dois monter tout entière". Ces vers sont tout empreints de la pureté d'âme de Sor Juana Inés et expriment sa nostalgie d'un pays qu'elle ne vit jamais mais dont elle connaissait la langue.



Étant donné que nous ne pourrons revenir, dans le cadre du présent ouvrage, sur l'histoire de l'euskara américain aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, nous avons préféré évoquer dès maintenant quelques-unes des circonstances dans lesquelles la langue basque allait s'exprimer au sein de la diaspora basque de l'époque.

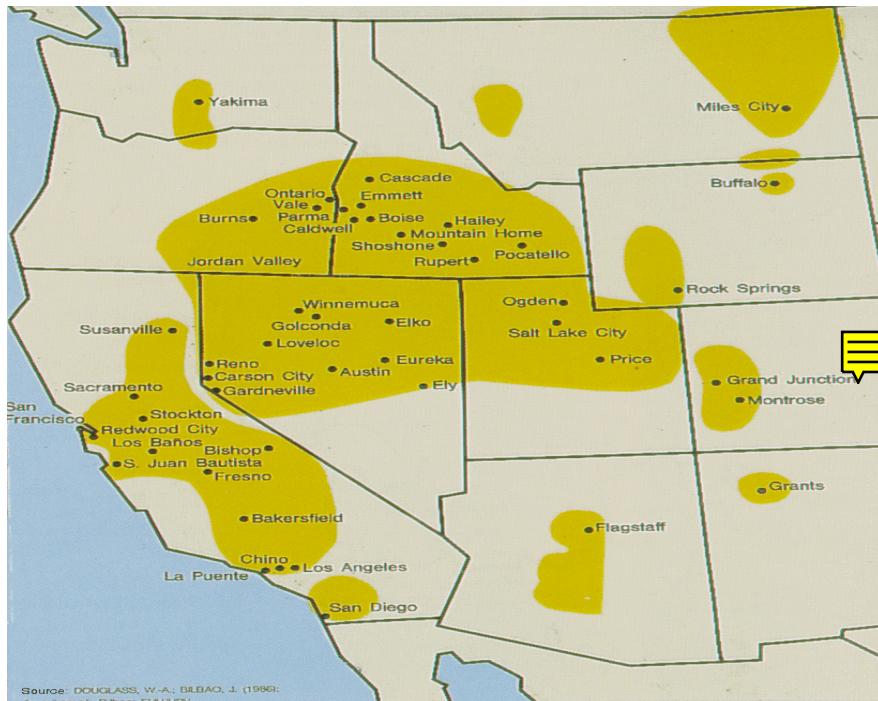
Dans l'Amérique indépendante, le "Cône Sud" sera la principale terre d'accueil des émigrants basques, lesquels feront de l'Argentine, de l'Uruguay et du Chili de véritables foyers euskariens: y séjourneront le poète Iparragirre et le bertsolari Otaño qui chantera l'ombu de la pampa avec le même amour qu'il le fit du chêne de sa maison. Sous ces latitudes, les *Euskal Etxeak* (Maisons Basques) seront autant de lieux de rencontre où les émigrants pourront combattre l'isolement et le déracinement, puis créer des publications en euskara, et enfin monter des maisons d'édition et des cours de langue basque.



En raison de la présence de Basques, au XIX^{ème} siècle, à Cuba et dans l'Ouest américain (à partir de 1850) puis, après la guerre (1937), au Venezuela, en Colombie ou au Mexique, d'aucuns ont estimé à 125.000 le nombre - sans doute exagéré - des baskophones d'Amérique (1959-1961).

Depuis le milieu du siècle dernier, l'Ouest américain a été aussi le pôle d'attraction de l'émigration basque; celle-ci ayant été favorisée à partir de 1950 par une plus ample législation. Son historie a été retracée dans un nouvel ouvrage historiographique: *Amerikanuak*, de W. Douglas et J. Bilbao.

Grâce à eux et à R. Laxalt la naissance et le développement d'un project singulier, soutenu par l'Université de Reno (Nevada), a pu être réalisé: "Basques Studies Program" (1967). Le Programme a toujours maintenu son double aspect -scientifico-académique et ethnosocial- avec des travaux et publications de recherche et d'activités sociales adressées à la communauté basco-nord américaine.



La bibliothèque traitant sur des thèmes basques possède un fond de publications et de documentation inhabituellement riche ainsi qu'une série d'éditions propres parmi lesquelles il faut remarquer le dictionnaire bilingue basque-anglais (G.Aulestia, 1989) et anglais-basque (G. Aulestia et L. White, 1990). Elle est la création la plus remarquable du "Basque Studies Program". En outre, elle édite un bulletin d'informations: le "Newsletter" depuis 1969. Signalons aussi que dans la pratique, ce programme de Reno est devenu aux États Unis et dans le monde anglo-saxon le premier centre fédéral et international d'information sur la culture basque qui inclut bien sûr ses aspects linguistiques et surtout son histoire américaine au Nord comme au Sud.

L'Euskara, langue frontalière (XVI^{ème}-XIX^{ème} siècles)

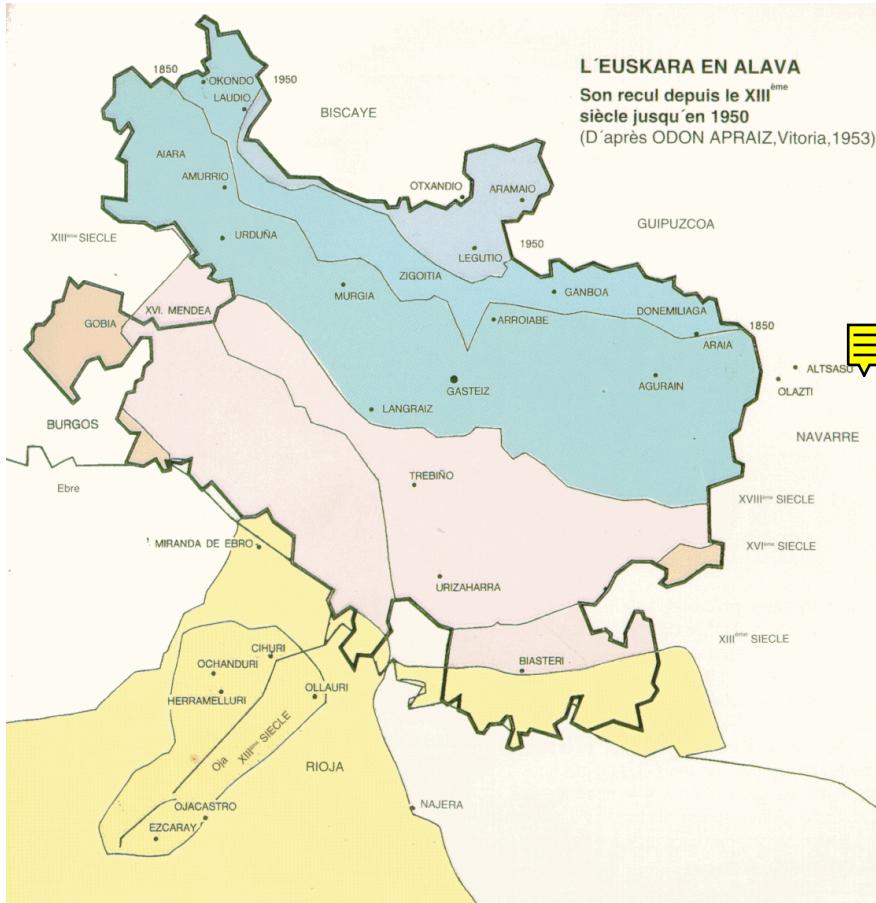
Dans la plupart des cas, une aire linguistique se présente comme un territoire continu dont la limite est marquée par une ligne ou zone frontière, plus ou moins stable, qui le sépare des autres groupes linguistiques. Cette frontière linguistique est rarement fixe et peut se déplacer en faveur, ou au détriment, de l'une des deux communautés vivant de part et d'autre de la ligne de démarcation.

En ce qui concerne l'euskara, c'est sur le flanc sud de son territoire que les frontières linguistiques ont le plus fluctué. En effet, avant même la romanisation, les marches méridionales d'Euskal Herria ont toujours été plus sensibles aux pressions démographiques conjoncturelles, dans la mesure où la géographie plus ouverte de ce versant méditerranéen du Pays -Rioja alavaise et Ribera navarraise- en rendait l'accès plus facile aux populations extérieures qui pouvaient donc s'y établir.

D'ailleurs, il ne fait aucun doute que l'implantation, le long de ces frontières, de communautés dont la cohésion politique, linguistique et culturelle était plus grande, a progressivement entamé l'intégrité séculaire du territoire bascophone. Pourtant c'est également là, dans cette zone méridionale, que s'est produite à une certaine époque (au cours des premiers siècles de la Reconquête) l'expansion territoriale la mieux connue de toute l'histoire de l'euskara.

Aussi, les circonstances géohistoriques particulières qui ont conditionné la bascophonie en Alava et en Navarre méritent-elles qu'on s'y arrête, eu égard aux phénomènes frontaliers qu'elles ont entraînés.

L'Euskara en Alava (jusqu'au XVIII^{ème} siècle)



Au Moyen-Âge, la province d'Alava était presque entièrement entourée de territoires bascophones (à l'exception de Valdegobía à l'est). C'est pourquoi il n'est pas étonnant que Thibaud I^{er} de Navarre (1234-1253) n'aït pas hésité à nommer *Urizarra* le village de Peñacerrada aux confins de la Sierra de Cantabria.

Au bas Moyen-Âge, les terres gagnées par le repeuplement après la Reconquête, qui allait jusqu'à l'Ebre et au-delà, dans la haute Rioja et la province de Burgos, formèrent un excellent rempart le long du territoire bascophone alavais. Hélas, la ligne délimitée par le fleuve n'était pas assez stable pour constituer une frontière géolinguistique durable et les premières pertes territoriales au nord de l'Ebre eurent lieu dès le XIII^{ème} siècle.

Sur la carte ci-jointe, Odón Apraiz a illustré ce processus de recul par deux lignes correspondant respectivement aux XVI^{ème} et XVIII^{ème} siècles: au sud de la première ligne (XVI^{ème} siècle), figure un vaste territoire déjà hispanisé qui comprend les régions s'étendant jusqu'à l'Ebre.

Toponymes d'Alava	Top. d'autres territoires
Anduiahin*	Andoain
Angelu*	Angelu (L)
Asparrena	Asparrena (N)
Aretxabaleta (Gasteiz)	Hazparne (L)
Etxabarri	Aretxabaleta (G)
Gernica*	Etxabarri (B, N)
Hermua	Etxebarri (G, N)
Iurre (Gasteiz)	Gernika (B)
Lasarte/Lassarte*	Ermua (B)
	Iurre (B, G)
	Lasarte (G)



Les toponymes marqués d'un astérisque (*) proviennent de la Grille de San Millán (1025).
B = Biscaye, G = Gipuzkoa,, L = Labourd, N = Navarre.

Nous savons que l'euskara navarrais atteignait à la fin du XVI^{ème} siècle, en 1587, un territoire voisin des localités alavaises de Campezo et Orbiso. Même s'il est assez délicat de tracer avec précision, à partir des données disponibles, la frontière linguistique à cette date, nous estimons qu'elle devait passer bien au sud des Montes de Vitoria et peut-être effleurer la localité de Treviño. À cet égard, il faut souligner que nous disposons tout de même

d'indications très précises, mais beaucoup plus tardives (1787), qui nous ont permis de mieux délimiter le territoire de l'euskara en Alava et, par récurrence, d'attester *a fortiori* la situation au cours des deux siècles précédents.

Au début du XVIII^{ème} siècle, le basque en Navarre se situait au niveau des localités alavaises de Larraona et Contrasta, et dépassait largement la Sierra de Urbasa, ce qui pourrait nous conduire à tracer une ligne de démarcation basque/castillan qui s'approcherait de la vallée d'Arana et d'Arraya.

Comme en Navarre (1587), c'est un document ecclésiastique de 1787 - intitulé *Pueblos de Alava por Vicarías* - qui nous a fourni les données les plus précises sur la géographie linguistique de cette province qui n'était encore, à l'époque, qu'une partie du diocèse de Calahorra. La raison pour laquelle cette liste des villages bascophones fut dressée résidait dans la nécessité de définir une norme pour procéder à la sélection des curés admis à participer aux concours du diocèse, sélection qui devait tenir compte de la situation sociolinguistique de chaque paroisse ou lieu de culte. Voici ce que dit le document en question à ce propos:

Parlent le basque de nombreux villages du vicariat de Vitoria, tous ceux du vicariat de Gamboa, la plupart de celui de Salvatierra, ceux des vicariats de Mondragón, Cigoitia, Zuya, Orduña, Ayala, Orozco et Tudela dans lesquels il serait pour le moins inutile d'admettre par voie de concours des curés ignorants de cette langue.

Ce récit se poursuit par la description de la situation socio-économique des Alavais qui sont présentés, à l'exception des habitants de Vitoria et des quelques artisans de la province, comme des "cultivateurs d'une terre ingrate". Le document insiste également sur les conditions très particulières de la mission pastorale en Alava, contrée à laquelle "cette petite rente (...), ce climat rude, froid et désagréable, cette langue basque" ôtaient tout attrait aux yeux des éventuels postulants qui auraient pu venir d'ailleurs. Sur la carte ci-jointe, figure la liste complète des villages bascophones d'Alava à la date indiquée.

L'EUSKARA EN ALAVA (1787)



Sur le recul de l'euskara au XVIII^{ème} siècle, l'historien alavais Landázuri nous a laissé un témoignage précieux: "depuis quelques années, cette langue y est [en Alava] manifestement sur son déclin. Et il est établi que la disparition du basque dans les confréries de la plaine alavaise, où l'usage de cette langue s'est aujourd'hui perdu alors qu'elle y a toujours été parlée eu lieu dans le courant de ce siècle, il n'y a que quelques années de cela. [...]. En dépit des grandes pertes subies par le basque en Alava, il s'y est maintenu dans vingt-deux confréries". En effet, c'est bel et bien au XVIII^{ème} siècle que l'hispanisation de la province s'est accélérée, préfigurant ce qui allait se passer un siècle plus tard en Navarre. Landázuri y voit deux causes: la présence de plus en plus nombreuse de curés qui ignoraient la langue de leurs paroissiens, et la proximité de la Castille.

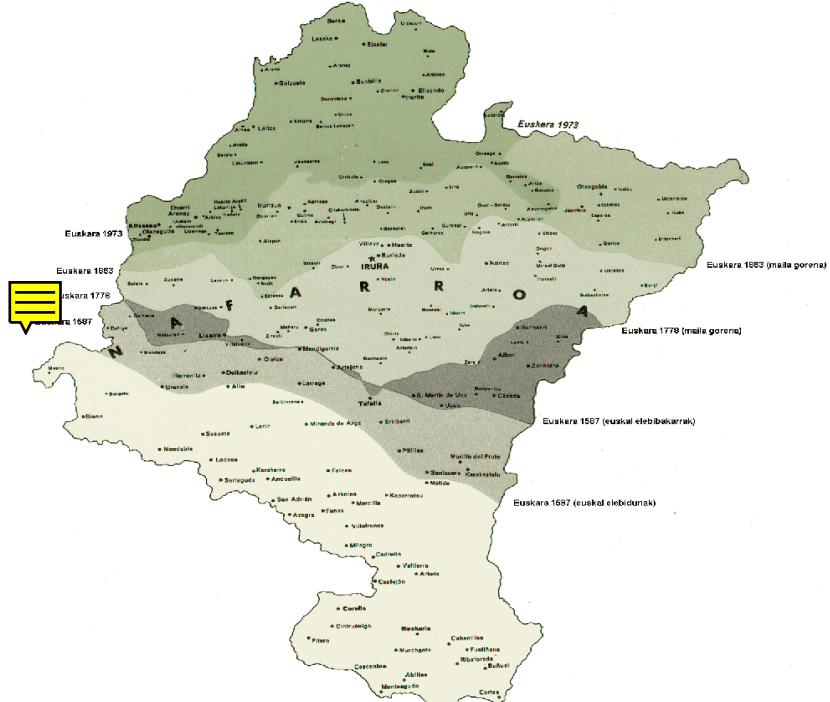
Depuis deux cents ans, le territoire hispanophone unilingue a progressé de la plaine vers la montagne, grâce aux effets conjugués de la scolarisation, de l'administration et du service militaire. Cependant, au cours des dernières décennies, les changements démographiques (1950-1990) et institutionnels (1975-1991) ont été plus favorables à la langue basque dont l'importance relative s'est accrue. Il est à espérer que le nouveau climat social, plus propice à la mise en valeur du patrimoine culturel alavaïs, permette de faire renaître la présence ancestrale de l'euskara dans les villages d'Alava.

L'Euskara en Navarre (XVI^{ème}-XIX^{ème} siècles)

Le Moyen-Âge navarrais a laissé une abondante documentation sur l'enracinement géographique et social de l'euskara dans l'ensemble du royaume. Nous en avons d'ailleurs déjà parlé plus haut.

Au bas Moyen-Âge, l'euskara a dû commencer à voir son rôle social diminuer dans les régions de la Ribera qui avaient été en partie repeuplées par des bascophones aux siècles précédents. Néanmoins, la ligne de faîte de la moyenne Navarre, promontoire qui surplombe la plaine de la Ribera (Sangüesa, Ujué, Tafalla, Mendigorria, Estella) montra des siècles durant une telle résistance qu'il était possible, en 1820, de trouver des bascophones unilingues à Puente la Reina.

L'EUSKARA EN NAVARRE





François Xavier, illustre personnage religieux de Navarre représente par sa propre histoire la situation géolinguistique du Royaume dans la première moitié du XVIème siècle. Pour concrétiser son histoire avec des données même tardives, son biographe nous rappelle que "dans la Merindad de Tafalla, la frontière linguistique basque, s'étendaient encore en 1708 au moins jusqu'à Barasoain, et dans la Merindad d'Estella en 1677 au moins jusqu'à Artazu, Arzoz et Viguria, et en 1643 jusqu'à Lezaun".

... por ser lenguaje cantábrico o vascongado natural de
Navarra (...) y por ver que se pierde (...),
se establezca (...) que en los Tribunales de dichos lugares
donde hasta ahora se habla,
se escriba y hable en Vascuence.

Fermín ULZURRUN (1662)

François Xavier naquit au sud de cette démarcation à la limite de l'Aragon (1506) et vécut dans son château natal de Xavier jusqu'à l'âge de 19 ans. C'est là qu'il apprit ses deux premières langues: d'une part le basque dans sa famille bascophone (de la région du Baztan et de la Basse-Navarre) et avec ceux qui arrivaient des provinces voisines encore bascophones au château et d'autre part la langue romane de son entourage géographique immédiat. Ce qui explique pourquoi le missionnaire navarrais désignera l'euskara comme "sa langue naturelle bizcayenne" (1544), terme très étendu à cette époque.



Dans la Navarre du XVI^{ème} siècle la géographie linguistique et la coexistence de langues sont bien exprimées dans la vie de celui qui naquit dans une zone de contact de langues et dans une famille provenant de régions diverses. Les auteurs contemporains ressentirent cette complicité sociolinguistique et le besoin d'une réponse pastorale adéquate comme il en est fait état dans le Chapitre de la Cathédrale de Pampelune.

Los Rexidores [...] dixeron que considerando que el lenguaje primero y natural de la dicha ciudad y sus montañas de donde por la mayor heran los moços y moças de serbicio hera el bancuencia y que assi como otros muchos vecinos y habitantes no sabian ni entendian otra lengua que el dicho bascuenca [...] acordaban y acordaron que de aqui adelante a perpetuo assi como ai predicador ordinario en el lenguaje castellano para los sermones de la Quaresma haya también en vascuence.

Même si les éléments qu'il fournit doivent être corrigés à la lumière de données plus récentes, le document qui illustre le mieux la géographie linguistique du royaume de Navarre au XVII^{ème} siècle est un rapport sur les villages du diocèse, classés en fonction de leur situation linguistico-pastorale, établi par l'évêché en 1587. Sur la carte ci-jointe, figurent les deux frontières méridionales de l'euskara navarrais à cette époque: celle du territoire bascophone unilingue, qui passe au sud de Cáseda et Ujué, et celle de la zone bilingue, plus au sud, qui pourrait englober des localités comme Carcastillo, Olite ou Los Arcos.



Les historiens navarrais avaient pleinement conscience du fait que la Navarre était un territoire globalement bascophone dont la géographie et la société avaient aussi permis le développement de foyers de population non bascophones, et même l'apparition d'une langue romane spécifique au Moyen-Âge. À cet égard, les historiographes les plus représentatifs sont les pères Moret et Alesón.

Dans ses *Annales del Reyno de Navarra*, José de Moret (1615-1687), natif de Pampelune, retraça l'histoire immémoriale du basque "sur lequel - écrivait-il - sont passés tant de siècles", rappelant qu'il avait des racines vasco-navarraises. En outre, il mettait l'accent sur le droit des citoyens navarrais à exiger qu'on respectât leur volonté de défendre la langue "primitive et originelle de ces régions":

Si c'est la langue primitive, commune à toute l'Espagne, qui a subsisté comme un témoignage de sa liberté [telles étaient les théories de l'époque], pourquoi blâmer le fait de la parler? [...]. S'il n'est pas reproché aux autres peuples d'avoir, par un coup du sort, complètement perdu leur langue, pourquoi jeter au visage des Basques d'avoir conservé la leur, pourtant affaiblie et moins riche?

Moret décrivit la situation générale de la langue basque, dans la Navarre du XVII^{ème} siècle, en ces termes: "dans certains villages, le commerce traditionnel avec les frontaliers l'a fait disparaître; dans d'autres, les villageois parlent indifféremment le basque et la langue commune d'Espagne; toutes les régions montagneuses l'ont gardée comme langue unique". Ce constat devait correspondre à une division tripartie du royaume en deux zones unilingues et une zone bilingue. Il faut y relever l'affirmation selon laquelle *toutes* les régions de montagne ne parlaient qu'une *seule langue*, l'euskara, car nous savons, par d'autres sources, que le terme "montagne" employé ici recouvre également les régions montagneuses de la moyenne Navarre.

Aussi, ne faut-il pas nous étonner que la première oeuvre d'une certaine importance consacrée au sujet et imprimée dans la Péninsule (1621) ait été écrite par le licenciado Juan de Beriain, abbé d'Uterga à Valdizarbe, au sud de la Sierra del Perdón. La préface de cet ouvrage laisse transparaître l'inquiétude d'un homme qui se soucie de la valeur symbolique et identitaire de l'euskara, et des objectifs éducatifs à poursuivre pour le valoriser culturellement:

J'écris en basque parce qu'il n'existe aucune nation au monde qui n'ait été fière de la langue propre à sa patrie et d'enseigner dans les écoles à la lire et à l'écrire. C'est pourquoi il est juste que nous aussi aimions notre langue basque.

Par cette réflexion sur le système scolaire, Beriain anticipait sur le débat de la Sociedad Bascongada qui, plus de 150 ans plus tard, allait s'interroger sur le bien-fondé d'enseigner l'euskara à l'école. Beriain fut donc un précurseur clairvoyant à l'instar d'un autre Navarrais, Fermín de Ulzurrun, lequel réclama un usage officiel - écrit et oral - du basque dans l'enceinte des tribunaux du royaume afin d'empêcher sa disparition dans la société.

Bien qu'un document de 1695 nous ait appris qu'à cette date, un euskara subsistait encore assez "loin", à Tafalla et dans ses environs, les auteurs du XVII^{ème} siècle remarquèrent très tôt des évolutions dangereuses dans les habitudes linguistiques des populations en contact avec le castillan. Pourtant, malgré ces craintes naissantes, la bascophonie était toujours une réalité bien vivante en Navarre. La preuve en est qu'entre 1771 et 1821, Joaquín de Lizarraga, curé d'Elkano, se vit obligé de rédiger en euskara l'énorme production littéraire qu'il destinait à ses paroissiens de la vallée d'Egüés, à l'est de Pampelune.

Une liste complète des localités considérées comme bascophones a pu être établie à partir des comptes rendus d'un procès particulièrement long - le jugement n'était toujours pas rendu en 1778 - et nous a permis de tracer et dater la frontière linguistique qui figure sur la carte. Par ailleurs, nous savons que, des dizaines d'années plus tard, le général Espoz y Mina, guérillero originaire d'Idocin (au sud-est de Pampelune, à Ibargoiti), était bascophone.



racion el escrito del tenor siguiente.
 "Exm. Srs. - Dña. Diputación se han enterado
 con imponente complacencia del resultado y ju-
 gamiento informe emitido por la Comisión de Ju-
 mento de Vc. y aprobado en sesión de doce
 de Noviembre del pasado año, referente a
 que se exija a los Maestros y Maestras que ho-
 yan de regentar las escuelas del país varon-
 gado el conocimiento de la lengua bascara.
 No podia dar Vc. prueba de existencia que re-
 cayere sobre suento mas grato a la Diputación
 de Navarra, la cual por la conservación
 y culto del milenario idioma varongado es
 frenimiento de profundo y dulcísimo sentimien-
 to con que los buenos hijos contemplan la so-
 na, que intimamente vocan a sus padres
 y constituyen el tesoro de venerables reliquias
 familiares. Bien han hecho Vc. al solicitar el
 concurso de esta Diputación - que era tanto
 como a obtenerlo - invocando los títulos de pri-
 mera hermandad, expedidas bajo el sello de

C'est au XIX^{ème} siècle que le recul de l'euskara en Navarre allait prendre des proportions alarmantes, phénomène qui fera réagir les membres de l'"Asociación Euskara de Navarra" et les pousser à poser la question de la valeur ethnolinguistique du basque en des termes nouveaux. Mais cela appartient à une autre période historique que nous aborderons plus loin.